Jas. Berthelsen.



(2)

1410

Le Pèlerin d'Amour

GRAND POÈME EN CINQ ACTES

PAR

JEAN BERTHOS

PREMIÈRE ÉDITION



QUÉBEC
IMPRIMERIE LAFLAMME
34, rue Garneau

1924



Dédié à l'Honorable A. David,
Protecteur des Lettres.

L'AUTEUR



LE PÈLERIN D'AMOUR

ACTE PREMIER

Scène I. — LE COMTE RAYMOND, LA COMTESSE

LE COMTE RAYMOND

Ah ! ma chère Comtesse, en cet heureux moment,
Venez ma bonne amie avec moi dignement,
Remercier le Ciel, sa sagesse infinie,
Du bonheur de ce jour, de cette heure bénie,
Pensons encor ensemble aux instants précieux,
Où nous laissions la terre et regardions les cieux.
O vous que le Seigneur, sa bonté bienveillante
A voulu me donner, compagne si vaillante,
Des jours où nous avons patiemment souffert ,
Des jours où le bonheur à nous deux s'est offert,
Venez, que sur mon cœur, doucement je vous presse,
Vous qui m'aimez toujours et que j'aime sans cesse.
Goûtons en cet instant tout ce bonheur passé,
Comme sourit l'avare au trésor amassé.

LA COMTESSE

Ces paroles, pour moi, cher Comte, sont bien douces
Et pénètrent mon âme en aimables secousses.
Ah ! quel plaisir encor, vous dire avec amour,
Ce que mon cœur ressent, la nuit comme le jour,

De sainte émotion, tendre et respectueuse,
De doux épanchements, d'emprise affectueuse.
Si l'on a dit qu'amour devient intimité,
C'est qu'il émane en tout de la divinité.
Il demeure toujours, jusqu'à la mort il dure,
Quand l'âme est aussi noble et loyale que pure.
Comte, vous souvient-il de ce premier bonheur,
De nos rêves si beaux de courage et d'honneur ?
Où nous ne faisions qu'un, dans la joie ou l'épreuve ?
Ainsi que dans l'eau vive, un cerf, sa soif abreuve,
Ainsi notre jeune âme abreuvait son amour
Dans l'enivrant désir, les caresses du jour.
Alors que m'importait un amant pauvre ou riche,
J'eusse même au château, préféré l'humble niche.
L'amour sait toujours vaincre, il a bravé la mort,
Il sauve de l'écueil et nous conduit au port.

LE COMTE

Cet amour enrichit le coeur qui le possède,
Devant le vôtre, amie, ah ! toujours le mien cède.
Dieu qui vous fit si belle a voulu vous bénir,
En gardant votre coeur de ce qui peut ternir,
Lui donnant de l'amour, tous les fruits les plus tendres.
Ah ! qui ne sait aimer, son coeur retourne en cendres !
C'est un arbre stérile, il le faut arracher,
C'est un sarment durci digne au plus du bûcher.
Par contre un coeur aimant, c'est la perle en ce monde,
Qu'on ne trouve toujours qu'en eau la plus profonde.
C'est vraiment de Jason, la belle toison d'or,
C'est naître que d'aimer, c'est vivre et plus encor !
Notre amour, chère amie existe sans partage,
Le Seigneur l'a comblé d'un très grand héritage,

Plus grand que la richesse et plus que les honneurs.
Héritage de vie et source des bonheurs.
Dieu bénit la famille où sa loi l'on observe :
C'est le champ cultivé qui produit et conserve.
Ah ! Comtesse, quels biens le Ciel nous a donnés,
En ces âmes d'enfants, en ceux qui nous sont nés.
Bénissons du Seigneur, bénissons la sagesse,
Pour les bienfaits donnés avec tant de largesse.
Ardemment prions-le, dans ce très grave instant,
Qu'il veuille nous aider, d'un secours éclatant.
Si j'évoque aujourd'hui, du passé les années,
La joie et la douleur que Dieu nous a données,
C'est qu'il est arrivé ce moment solennel,
Où sonne pour Roland, le clairon de l'appel.
Où son âme a besoin d'un noble et prudent guide,
Qui soit toujours pour lui dans la vie une égide.
Que des jours d'autrefois ces jours sont différents,
Pour les cœurs généreux, qu'ils sont désespérants.
Car l'amour est enfant de Bohême dorée,
Où l'on courtise, hélas ! la richesse adorée.
Ce petit prince amour ne connaît plus de loi,
Que celle du caprice où règne aucune foi.
Jadis, ce petit dieu semblait même timide,
Ah ! si faible aujourd'hui, quand il était si fort,
Quand il prenait un coeur, c'était jusqu'à la mort.
Qu'il reprenne l'essor et plus haut toujours vole !
Qu'avec lui vers les cieux, tout notre être s'envole !

LA COMTESSE

Cher ami, vous entendre exalte ma ferveur,
Et vos nobles pensers ont du miel la saveur.

Ah ! je crains comme vous la vanité du monde,
Pour Roland, ses erreurs, sa misère profonde.
Je crains l'écueil fleuri de ses bruyants plaisirs,
Ses trop légères lois, ses futiles désirs.
Mais vous le guiderez, j'ai grande confiance,
Et pour cette raison, j'ai beaucoup d'espérance.
Je sors, je vais chercher notre bien cher Roland,
Et j'aurai pour son coeur, plus d'un mot consolant.

LE COMTE SEUL

Un sentiment bien doux m'étreint et me pénètre,
C'est l'âme des aïeux que je sens en mon être.
Les souvenirs passés, qu'ils soient tristes, joyeux,
C'est à cœur grand ouvert, qu'on en cause le mieux.
Cette épouse chérie à mon bonheur donnée,
Son amour est encor, tel qu'à notre hyménée.
Mon fils trouvera-t-il un semblable trésor,
Plus vaste que la terre et plus riche que l'or ?
Roland trouvera-t-il une soeur à son âme,
Ayant subi l'assaut du fer et de la flamme ?
Où trouver ce trésor parmi ces vanités,
L'âme forte vraiment dans ces fragilités ?
Qu'est-ce que l'avenir à cet enfant réserve ?
Plaise à Dieu, que toujours dans l'épreuve il le serve !
Roland, ah ! c'est le nom de mon frère chéri.
Toujours je me souviens du jour qui l'a meurtri,
De ce terrible jour de son affreux supplice.
O la noble victime à si grand sacrifice !
Son histoire est navrante, on ne peut l'oublier,
Et dans son triste sort on ne peut l'envier.
Ah ! qu'est-il devenu, pauvre et malheureux frère ?
Qui depuis si longtemps, cherche en vain sur la terre,

L'infâme, le vilain qui lui ravit l'honneur,
Son épouse, sa fille, ainsi tout son bonheur.
Le Seigneur ait pitié d'une telle détresse !
Laissons ces souvenirs de si grande tristesse,
Car c'est Roland qui vient, déjà j'entends sa voix,
C'est l'instant sérieux, qu'il doit faire son choix.
Seigneur, viens à mon aide, afin que je lui dise,
Combien je veux toujours son bonheur, ma hantise.
A ma voix, donne encor pénétrante douceur,
La force à cet enfant contre le ravisseur.
Eclaire son esprit, fasse qu'il me comprenne,
Et qui voudrait le perdre, ah ! jette à la géhenne !

Scène II. — LE COMTE RAYMOND, ROLAND

ROLAND

Mon père, me voici, je viens à votre appel,
Vous entendre me dire un ordre paternel.
Je viens de votre bouche, entendre la parole :
"Laissez votre charrue", ainsi la parabole.
Ah ! commandez mon père, et votre fils soumis,
Famille laissera, ses biens et ses amis.

LE COMTE

Mon fils, mon cher Roland, ah ! viens que je t'embrasse !
Toi le sang des aïeux et l'honneur de ma race.
Ces mots que tu me dis, démontrent ton ardeur,
Affirment en ton âme, une digne grandeur.
Ah ! sois béni de Dieu, pour ton obéissance,
Que toujours, dans la vie, Il garde ta vaillance !
Dans l'épreuve, la lutte ou le loyal combat,
Sois, brave et sans reproche, un preux que rien n'abat.

Regarde ici, l'histoire est celle des ancêtres,
C'est le lieu de repos de leurs mânes, leurs êtres.
Ces braves au devoir, n'ont jamais dérogé,
Car seul le droit d'aimer, leur cœur s'est arrogé.
Donne la main, mon fils, visitons-les ensemble :
Toujours il faut, vois-tu, que ton cœur leur ressemble.
Car je t'ai bien souvent, leurs hauts faits raconté,
Hommes et passions, leur cœur, ils ont dompté.
Il faut que d'eux, Roland, tu te montres bien digne,
Ah ! forfaire à l'honneur ! que leur ombre s'indigne !

ROLAND

Mon père, je promets, face à ces chevaliers,
D'être comme eux toujours, digne de leurs lauriers.

LE COMTE

Eh bien ! mon cher Roland, cette heure est arrivée,
D'accomplir ta promesse, et l'épreuve est trouvée,
Que tu devras subir. Sois digne des aïeux.
Écoute maintenant ce que veulent les dieux.

ROLAND

Père, parlez sans crainte à mon âme attendrie.

LE COMTE

Dis-moi d'abord, mon fils, clairement je t'en prie,
Si tu n'as pas encore, à ce glorieux jour,
Trouvé l'aimable enfant qui t'éprenne d'amour ?

ROLAND

Non père, et dans ce monde, en vain partout je cherche
Un trésor aussi beau. Si l'aigle altier se perche

Sur la haute montagne, ainsi l'amour, je crois,
Cherche à monter très haut ; à descendre il décroit.

LE COMTE RAYMOND

Ah ! tu parles Roland, avec tout l'art d'un sage,
Et si grande sagesse est un précieux gage.
Ainsi donc, tu n'as pas, dans notre monde ici,
Trouvé de jeune amante à ton coeur endurci,
Capable d'allumer un amour qui l'embrase ;
Et pourtant, il s'entrouve à nous ravir d'extase.
Leur richesse le cède à leur grande beauté,
Et dans leur doux visage, on voit la loyauté.
Elles ont la vertu, haut lignage et noblesse,
Et cherche dans l'amour, à donner leur tendresse.

ROLAND

Si j'étais amant pauvre, elles n'auraient d'effort
Dans leurs coeurs trop aimants, que pour plaindre mon sort.
Si j'ai souventes fois attisé tant leur flamme,
Je ne leur ai livré, jamais toute mon âme.
Et sans doute, il se trouve entre ces cœurs légers,
D'autres plus sérieux et jamais mensongers.

LE COMTE RAYMOND

Alors voici, Roland, ce que je te propose,
Et pour un si haut fait, sur toi je me repose.
Tu vas prendre la route et pauvrement vêtu,
Va chercher le trésor qui plaise à ta vertu.
Ah ! Roland, quel plaisir courir cette aventure,
En quête d'une aimante et noble créature.
N'emporte qu'un bâton, en poche, quelques sous.
Pars, ton cœur soit léger et l'amour te soit doux !

Scène III. — LA COMTESSE, ROLAND

Viens en mes bras, Roland, et viens que je t'embrasse.
Tu pars en pèlerin, et ton esprit sagace
Aura vite trouvé le coeur simple et loyal,
Qui voudra se donner, dans l'amour idéal,
Un cœur sincère et droit, libre dans son arbitre.
Sans voir le vêtement, sans calculer le titre ;
Va bien droit ton chemin, te protège le Ciel.
Pars, car le sort est beau, qui te vaut cet appel.

LE PÈLERIN D'AMOUR

ACTE DEUXIÈME

Scène I. — LA VOIX DES ANCETRES

Holà, fier chevalier ! debout, voici l'aurore !
Lève-toi, car des preux, c'est l'âme qui t'implore,
Holà, fils de Raymond, debout, voici le jour !
L'hallali va sonner de la chasse d'amour.
Debout et sans retard, revêts ta noble armure.
Hâte-toi d'accourir, car la victime pure,
Est le prix du vainqueur, qu'il offre sur l'autel,
En un pur holocauste à l'amour immortel.
Cette victime hélas ! peut tomber sur la route
Entre mains de vilains et toi perdre la joute.
Jeune homme, lève-toi, courageux pèlerin,
Va le cœur haut et fier, et toujours ceint ton rein.
Debout ! pars, cours et vole à la belle conquête !
A la bataille sois, tu seras à la fête.

Scvène II. — ROLAND SEUL

Ah ! quelle est cette voix, qui trouble mon sommeil ?
Et me presse au départ, aussitôt mon réveil.
Qui donc me parle ainsi, de lutte de bataille ?
La voix d'un chevalier, qui m'objurgue ou me raille ?
Qui me parle d'amour, de cœurs à conquérir,
Et me dit que pour vaincre, il faut savoir mourir.

Les mânes de ces preux qui dorment sous la pierre,
Et dont la mort toujours respecte l'âme altière.
Dans ce château partout, et ses vastes jardins,
Ils viennent chaque nuit, ces nobles paladins,
En leur bronze revivre, animer leur armure,
Me chanter leurs hauts faits et leur gloire si pure.
C'est sans doute leur voix qui l'appel vient donner,
Et m'invite au départ car l'heure va sonner.

AUX AIEUX

Me voici fiers aïeux, voici mon coeur, mon âme,
Donnez-moi votre ardeur, donnez-moi votre flamme,
Je vais au grand combat. Que sous votre drapeau,
Je sois toujours vainqueur. Et dans votre tombeau,
Que votre âme jubile et tressaille de joie!
Levez-vous et venez, vous garderez ma voie.
Mânes de mes aïeux, à votre tour debout !
C'est le jour de la gloire, il faut vaincre partout.

Scène III. — ROLAND SEUL SUR LA ROUTE

Que le ciel est serein, c'est un heureux présage,
Et ce brillant soleil ne craindra pas l'orage.
Je me sens plein de feu, de courage nouveau,
De transports et d'élans vers le grand, vers le beau.
Mon sang bondit devant ma nouvelle aventure,
Et ce matin, bien seul avec Dame Nature,
Sur la route je vais sans chagrin ni regret.
J'ai laissé le château, qu'on voit d'ici tout près.
Je vais en pèlerin, bien pleine est ma besace,
Sans regarder là-bas l'horizon qui s'efface.

Hier encor, je portais des habits somptueux,
Ces habits du jeune homme aux jours voluptueux.
Avec l'or, j'ai laissé les honneurs au frivole,
Et libre de ce poids, plus sûrement je vole.
De l'athlète, j'ai mis la chaussure à mon pied,
Et cet ample manteau, je crois, très bien me sied.
Le fardeau m'est léger, légère est ma fortune,
Je vais et je suis libre et rien ne m'importune.
Devant moi, j'ai les jours, j'ai les mois, j'ai le temps,
Je commence ma vie et n'en suis qu'au printemps.
Qu'il est bon, qu'il est doux de marcher sans entraves,
Au soleil radieux, sans peine ou soucis graves.
La nature à l'éveil rejette sa torpeur,
Les ténèbres ont fui, les êtres n'ont plus peur.
Tout s'anime, tout chante ou doucement murmure.
Ah ! c'est pour le Seigneur, que tout se transfigure !

Scène IV. — LE MENDIANT

Je suis le mendiant qui demande son pain,
Donnez, car humblement, je viens tendre la main.
Donnez, car le Seigneur vous rendra le centuple,
Et que dans votre grenier, votre grain se quintuple.
Donnez au pauvre gueux et donnez sans compter,
Car s'abaisser vers lui, c'est vers le Ciel monter.
Donnez de la main droite et que l'autre l'ignore :
Qui fait l'aumône ainsi, que le Seigneur l'honore !
Je chante tous les jours sur le chemin poudreux.
Et dans mon indigence, ah ! je suis même heureux.
J'ai goûté, de la vie à l'amère tristesse,
Parce que j'ai vidé sa coupe enchanteresse.
Maintenant je suis vieux et je me sens plus las.
A peine ai-je vécu, que j'arrive au trépas.

Je suis seul délaissé, bien triste est mon histoire,
Si je veux la conter, on m'écoute sans croire.
Je goûte encor parfois à quelques doux plaisirs :
Aider l'ouvrier pauvre à combler ses désirs ;
Rire avec les petits, écouter leur prière,
Ou consoler un cœur, une âme trop altière ;
Donner un bon conseil, la douleur soulager,
Avec un pauvre gueux, le repas partager.
Parfois même bénir l'affront du mauvais riche,
Pour son âme prier, mauvaise terre en friche.
Et pour cela, de moi, l'on a souvent pitié,
Même un peu de tendresse ou parfois d'amitié.

Scène V. — LE MENDIANT, ROLAND

LE MENDIANT SEUL

Quel est donc ce jeune homme à l'étrange costume ?
On dirait d'un seigneur de l'ancienne coutume.
Il porte sa besace humblement sur le dos,
En sa main ce bâton qui le sert à propos.
Sa démarche est très fière et son port haut et noble,
Son âme, je le crois, n'a connu rien d'ignoble.
Ce n'est sûrement pas l'enfant de notre temps,
De ces enfants vieillis, courbés dès leur printemps,
Vêtus avec mollesse et de vains artifices,
A légère pensée ou joyeux dans leurs vices.
Est-ce le pèlerin allant faire son vœu,
Pour expier l'erreur dont il a fait l'aveu ?
Non, son cœur est loyal. Je l'entends qui chante,
Sa douce et pure voix et m'enivre et m'enchante.
Pour le connaître mieux, il me faut l'approcher,
Ah ! voilà qu'il s'arrête auprès de ce rocher.

A ROLAND

Bonjour, mon jeune ami, vous parlez un peu j'ose,
Et si vous permettez, ce sera douce chose,
A vous, bon voyageur, tendre ma vieille main,
J'ai quelque peu fatigue et j'ai plus grande faim.

ROLAND

Vous êtes bienvenu, pauvre homme de la route,
Venez, assoyez-vous, nous boirons une goutte,
Avec moi, vous prendrez un généreux repas,
Pour vos forces refaire et raffermir vos pas.

LE MENDIANT SEUL

Où donc ai-je entendu cette voix douce et pure
Qui pénètre mon cœur, comme un tendre murmure ?
Car il me semble entendre et sans la définir,
Une voix du passé, d'un lointain souvenir.

A ROLAND

Vous bénisse le Ciel, pour la douce parole,
Ces mots réconfortants, la généreuse obole.
Laissez-moi votre main, dans la mienne presser,
Il semble que déjà, j'ai dû vous caresser.
Car depuis si longtemps, que je parcours le monde,
Bien des petits enfants à chevelure blonde,
M'ont entendu chanter un doux et gai refrain ;
Ils riaient avec moi, jouaient avec entrain,
Puis après leurs ébats, ces âmes innocentes,
En silence écoutaient, mes histoires dolentes.

ROLAND

Etes-vous ce passant dont ma mère parlait,
A qui souventes fois l'aumône elle donnait ?
Un passant comme vous, qui chantait la complainte,
Et dont le souvenir m'est doux comme une plainte.

LE MENDIANT SEUL

Cette voix, ce parler qui m'émeut tendrement,
Ces yeux si purs si beaux m'attirent doucement.
Je fouille sans trouver, dans ma pauvre mémoire,
Et cherche sans succès les traits de son histoire.

A ROLAND

Peut-être, jeune ami, que j'ai chanté pour vous,
Ce que depuis longtemps, d'un ton triste et bien doux,
Je chante au grand palais ou dans l'humble chaumière,
Aux enfants du bon peuple, aux enfants de lumière,
Dans la campagne ici, dans la ville là-bas,
Une grande pitié des choses d'ici-bas.

ROLAND

Ah ! je sens que mon cœur, digne homme, s'attendrit,
Et que ces quelques mots ont frappé mon esprit.
Je vois sous vos haillons, où règne la misère,
Qu'il est en votre vie, un douloureux mystère,
Que vous avez subi patiemment l'affront,
Et que vous êtes plus qu'un pauvre vagabond.
Ah ! n'ayez crainte ami, de ma grande jeunesse,
Car j'ai beaucoup pitié d'une triste vieillesse.
Voilà que vous pleurez, quand vous chantiez tantôt.
Consolez-vous, car Dieu, dans sa Bonté là-haut,

Encor vous donnera de doux instants de joie,
Ne vous étant jamais détourné de sa voix.

LE MENDIANT

Pardonnez, jeune ami, que j'ose ici pleurer,
J'ai tant prié ce Dieu, vous venez l'implorer.
J'ai courbé devant Lui, mon front dans la poussière,
Ma poitrine frappé, rudement d'une pierre.

ROLAND

Dieu pardonne toujours à qui sait bien souffrir,
Il sait, à son trépas, son parvis grand ouvrir.

LE MENDIANT

Ah ! que votre sagesse, O jeune homme m'étonne !
Et doit être bien doux le nom que l'on vous donne.
Etes-vous sous ce froc, un grand seigneur caché,
Même un ange du Ciel, à ma suite attaché ?

ROLAND

Hélas non ! je ne suis qu'un voyageur sur terre,
Et si j'ai revêtu ce vêtement austère,
C'est pour mieux être digne et c'est là mon secret,
D'une grande épopée à vivre sans regret.

LE MENDIANT

Ah ! vous avez déjà l'âme chevaleresque,
Très noble mais ardente et vraiement romanesque.

ROLAND

Vous l'avez dit, mon cœur est avide d'amour,
Et pour jamais saura se donner sans retour.

LE MENDIANT

Ah ! fier jeune homme, ainsi je parlais à votre âge,
Tout cela m'attirait, tel un trompeur mirage.
Je croyais à l'amour, je croyais à l'honneur,
Pour hélas, ne goûter qu'un fugitif bonheur.
Et ma misère à vous, puis-je dire sans crainte ?
Saurez-vous, sans rancoeur, écouter cette plainte ?
Et comment oserais-je ? ah ! je dois hésiter,
Car votre âme est si pure, il ne faut l'attrister !

ROLAND

Ouvrir tout grand son cœur, c'est calmer sa souffrance,
Nous porterons à deux le joug avec aisance.

LE MENDIANT

Que votre cœur est bon, loyal et courageux,
Et que n'étiez-vous là, dans ces jours orageux ?
A lutter, j'étais seul dans l'affreuse tourmente,
J'ai cru perdre raison, perdre mon âme aimante.
Est-ce en vain, juste Dieu, ce que j'ai tant souffert,
Ce qu'au pied de l'autel, j'ai maintes fois offert ?

ROLAND

Celui qui sait prier, le Seigneur n'abandonne,
Pour des biens passagers, l'éternité lui donne.

LE MENDIANT

Je vivais près d'ici, dans des lieux enchantés,
Que les chevaliers preux, dans leur mort ont hantés.
Dans un beau château, dont les tours orgueilleuses,
Des ruines sont plus, grimaçantes, hideuses.

Près d'elles en passant, je fais un long détour,
Je voudrais les revoir et les fuir tour à tour.
C'est là que je suis né, j'ai passé mon enfance,
Et là que j'ai grandi dans la riche abondance.
Cet âge insouciant, l'âge des doux plaisirs,
Où l'on sait avec peu, contenter ses désirs.
O souvenirs heureux mêlés à ma tristesse,
Jours bénis, jours lointains que la mort en traitresse,
Vint bientôt assombrir et changer en douleurs,
Car à vingt ans, hélas ! commençaient mes malheurs.
O misérable mort, exécrable faucheuse,
Qui ne s'arrête plus qu'aux tombeaux qu'elle creuse !
Bien jeune elle me prit le père que j'aimais,
Et cette mère encor, qu'en mon cœur j'adorais.
Ah ! pour me consoler, j'avais le coeur d'un frère,
Mais son départ bientôt, fit l'heure plus amère.
A l'homme il n'est pas bon, de rester seul longtemps,
De cette loi d'amour, personne n'est exempt.
J'étais désormais seul, dans un vaste héritage,
Et tout cela n'est plus que ruines sans âge.

ROLAND

Ah ! votre histoire est belle et m'intéresse fort,
Noble vieillard, contez, pour votre réconfort.
Si mon cœur est bien jeune, il sait toujours comperndre,
Les souffrances du cœur, et le baume y répandre.

LE MENDIANT

Pour tromper le chagrin, je cherchai les plaisirs,
Et la chasse surtout occupait mes loisirs.
Je courrais la forêt, épris de son silence,
Elle apportait le calme, un peu de patience.

Si je pouvais ainsi, le jour, tromper l'ennui,
Triste je me sentais, dès que venait la nuit.
Les seigneurs mes voisins, donnaient de grandes fêtes,
Bals, danses et banquets, princes, femmes, conquêtes,
Tout cela m'attirait comme attire un torrent,
Mon jeune sang brûlait comme un feu dévorant.
Un jour, de grand matin, je partis pour la chasse,
Le ciel était léger, d'orage aucune trace.
J'avais l'âme plus gaie, et me sentais dispos,
Dans ce bien-être doux, qu'amène le repos.
Je me sentais meilleur, moins dur, plus pitoyable,
D'une bête en arrêt, la plainte lamentable,
Mon arme détournait, faisait trembler mon bras.
Laissant le sombre bois, j'allai dans les prés gras,
Goûter le chaud soleil, me baigner de lumière,
Admirer la nature et chanter la meunière,
Mais devant moi soudain, O quelle vision !
Et que vois-je, O plaisir ! est-ce une illusion ?
Quelque déesse encor, qui des cieux descendue,
Vient prendre ses ébats, dans la forêt perdue ?
Ou la fille mortelle, enfant d'un prince ou roi,
Qui charmant notre cœur, le met en désarroi.
Elle approche et sa voix, bientôt je vais entendre,
Et quand en moi, je sens, mon cœur battre à se fendre.
"Dites-moi, chevalier, où donc suis-je en ces lieux ?
Je me suis égarée en ces bois giboyeux.
J'erre depuis longtemps, au gré de ma monture,
Et j'ai perdu ma route, admirant la nature".
Mais voilà qu'à ces mots, mon trouble encor grandit,
Et me paralysant, il me laisse interdit.
Mes yeux n'ont jamais vu d'image si jolie,
Digne du grand pinceau d'un peintre d'Italie.

Mon oreille, entendu, cette si douce voix,
Tel un céleste chant, qui vous remplit d'émois.
Ah ! ces beaux grands yeux noirs tels ceux d'une génisse,
Dont l'éclat pénétrant brille sans qu'il faiblisse.
Et ces cheveux de jais, dignes d'une Vénus ;
Cherchant à se draper des rayons de Phébus.
Ce teint à couleur chaude et ce teint de créole,
Recherché de l'amour, en l'adorable idole.
Sur son fier alezan, chevauchant près de moi,
Mon trouble elle comprend, respecte mon émoi.
Je trouve la parole et puis enfin répondre,
Brûlant d'un nouveau feu, mon cœur prêt à se fondre,
A ma voix sait donner des mots pleins de douceur :
J'allais sacrifier à l'amour ravisseur.
Quel plaisir, noble enfant, à vous venir en aide,
Honneur à vous servir, à vos désirs j'accède.
En mon château là-bas, venez vous reposer,
Partager quelques mets, peut-être aussi causer.
Voici ma noble épée, encor prête à combattre,
Et gare au malandrin, qu'elle le taille en quatre.
"Grand merci chevalier, je vous suivrai gaiement,
Et de m'être égarée, un bonheur, c'est vraiment.
Puis ces lieux enchantés m'ont valu de connaître,
Mon cœur, plus qu'un ami, l'homme bien plus qu'un maître."
Ah! que ces mots sont doux à mon cœur isolé,
C'est la douceur du miel à l'être désolé.
Et Dieu qui vous fit belle, O noble jeune fille,
Vous a donné sans doute, avec riche famille,
Un nom que je voudrais connaître pour l'aimer,
Un nom si doux que seul, il pourrait me charmer.
Dites-moi voulez-vous comment l'on vous appelle ?
Ou dois-je vous nommer : Marguerite, Isabelle ?

Et quel est ce pays, d'où vient votre beauté ?
Ah ! pour moi, je vous prie, ayez cette bonté.
Ces terres et ces bois chantent votre visite,
O charmante princesse, acceptez mon invite.
"Monsieur le Chevalier, voici votre château,
Qui se dresse superbe et grand sur ce plateau.
Je reconnais là-bas cette si riche plaine,
Où parfois j'ai cueilli le thym, la marjolaine ;
Et ces prés odorants, ces bois majestueux,
Dont j'admirais tantôt le décor somptueux.
Merci, prince charmant, là-bas l'on doit m'attendre.
Et je m'enfuis. Me suivre, ah ! n'osez pas prétendre.
Acceptez mon sourire et ne cherchez mon nom,
Personne ne croyez, si l'on vous dit : Ninon.
Au revoir, chevalier, l'adieu je devrais dire
J'aime déjà ces lieux, et mon pays m'attire."
Puis à ces mots soudain, voilà qu'elle s'enfuit,
Ainsi l'étoile file et se perd dans la nuit.
Un sourire divin, que sur ses lèvres roses,
Je vois encor flotter en fleurs fraiches écloses,
Et qu'en un si beau geste elle veut me jeter.
Ah ! je voudrais te suivre et vers toi me porter,
Ici! mon cœur sans toi ne pourrait plus y vivre.
Te connaître et t'aimer, que tout cela m'enivre !
En mon château, je donne un ordre aux serviteurs :
Nettoyez, réparez, j'attends des visiteurs.
Le bal succède au bal, chaque jour a sa fête,
Et chacun se demande : a-t-il perdu la tête ?
Chez les seigneurs voisins, l'on s'amuse souvent,
Et je deviens chez eux, l'hôte le plus fervent.
Dans tout ce monde en mal de troublantes caresses,
Où l'on danse, où l'on rit, pour cacher ses détresses,



Dans ce monde si faux, qui m'invite aux plaisirs,
J'y cherche bien en vain, l'objet de mes désirs.
Ah ! jeune ami, ces jours, hélas ! furent bien vides,
Comment l'ai-je cherchée en ces endroits stupides ?
L'or pur se change-t-il, en un si vil étain ?
Cherche-t-on la vertu dans l'ignoble festin ?
Un jour chez un seigneur, un noble ami d'enfance,
J'entre me reposer et calmer ma souffrance.
Sûr de sa loyauté, mon cœur j'ouvre tout grand,
Un secret que l'on garde est parfois dévorant.
Je lui dis sa beauté qu'envierait la déesse,
La douceur de sa voix d'enivrante caresse,
Et le geste attirant de nymphe qui s'enfuit,
Et se moque en riant, de celui qui la suit,
A ces mots enflammés, mon ami de répondre :
'Puisqu'un amour puissant te fait ainsi morfondre,
Courir par monts, par vaux, sans trêve nuit et jour,
Nous chercherons à deux, le lieu de son séjour :
Par Dieu, nous saurons bien trouver trésor semblable.
Enfin savoir où vit cette enfant adorable.
Je sais que près d'ici, dans un château très vieux,
Dans le plus beau pays que puissent voir nos yeux,
Un noble comte vit, tel un pieux ermite,
Riche non moins que bon, généreux sans limite.
Deux filles pour enfants et belles à ravir,
Que tout homme bien né, voudrait aimer, servir.
Que les pauvres partout, bénissent et adorent,
Répandant le bienfait, sur ceux qui les implorent.
Et l'amour, que de fois, à leur cœur vint frapper,
Trop faible dans l'assaut il ne put l'emporter.
L'aimable vision qui hante votre vie,
Est peut-être là, Dieu, que votre sort, j'envie !



Comme en la noire nuit qu'illumine l'éclair,
L'on peut voir près de soi, tous les objets à clair,
Ainsi brillent ces mots comme un trait de lumière,
C'est elle en ce château, c'est elle en la chaumière.
Ah ! je vais la revoir la vision du pré,
Vers qui tant je soupire ainsi que le cerf sacré,
Vers cette eau claire et pure à la fontaine vive ;
Tel le faon qui bondit vers sa mère captive,
Ainsi bondit mon cœur, vers l'adorable enfant,
Pour lui chanter amour au son de l'olifant.
Je pars rapidement harcelant ma monture,
Ma jeunesse à la joie et mon âme à la torture.
Ciel ne me trompe pas, pitié pour mon espoir,
J'ai déjà tant souffert, sauve-moi du pressoir.
Le voilà ce pays, le pays de mon rêve,
Où depuis si longtemps, je la cherche sans trêve :
Ce pays le plus beau, qu'ornent les mille fleurs,
Leur calice tendant, pour recueillir nos pleurs.
J'avance en grande hâte et courant sur la route,
Je voudrais bien voler pour n'avoir plus de doute.
Enfin me voilà près, le sang bat mon cerveau,
Aimer c'est lent mourir à chaque jour nouveau.
Mais regardez mes yeux, laissez ce pleur qui tombe,
Pour un bonheur trop grand parfois le cœur succombe.
Cette voix que la brise apporte jusqu'à moi,
Est-ce un écho, mon Dieu, mais pourquoi cet émoi?
Ah ! mon cœur ! je m'élance et je cours, je m'arrête,
J'écoute encor, j'attends et l'oreille je prête.
O délices ! O joie ! O bonheur ! O plaisir !
J'ai retrouvé ma mie, ah ! je meurs de désir.
Mes yeux se sont voilés, je ressens des alarmes,
Car si l'espoir est vain, que je meure de larmes !



Puis mon noble coursier, je ne sais plus vraiment,
Soudain franchit la route et trop rapidement ;
Me voilà tout-à-coup en des jardins splendides,
Qu'envieraient vainement les plus beaux d'Hespérides.
Dans ces lieux enchantés, où le bonheur m'attend,
Je vois enfin l'aimée. O précieux instant !
Comme l'enfant craintif, qu'agite la surprise,
Je ne sais plus que dire et je subis l'emprise.
Un mot je balbutie et je me sens rougir,
Mais un amour puissant a vite fait d'agir.
Belle et noble princesse en courant l'aventure,
Je suis. .ah ! pardonnez à cette forfaiture ;
Ce ravissant séjour qu'on dit être hanté,
M'attirait doucement. Et voilà que tenté,
Je suis venu. Le Ciel, dans sa juste clémence,
A béni mes soupirs, écouté ma romance.
O vous, à qui je songe et la nuit et le jour,
Que je cherche partout, espérant le retour ;
Vous, dont le nom bien doux, je viens enfin connaître.
Dites : dois-je rester ? à jamais disparaître ?
O princesse, un seul mot, mon bonheur est complet,
Un seul mot et je meurs emportant mon secret.
"Ah ! sire chevalier, heureuse bienvenue,
Quelle douce surprise à mon âme ingénue !
Vous me cherchiez partout, quand je vous attendais,
Votre amour est puissant, finira-t-il jamais?
Approchez mon ami, j'ai pour nom Isabelle,
Ce pays est mon fief, j'en suis la pastourelle.
Laissez-moi vous offrir une première fleur,
Dans son calice ouvert, laissez tomber ce pleur.
Que la vie à nous deux soit longue et soit heureuse.
Le Ciel exauce enfin votre âme généreuse."

O moments enivrants, O jours délicieux!
Hélas ! vous avez fui, c'est pour toujours adieu !
Ah ! vous avez sombré dans une mer traitresse,
Emporté mon bonheur et ma tendre jeunesse.
Je ne sais plus pleurer, mes yeux sont desséchés,
J'i vu tous mes espoirs en un instant fauchés.
Ah! voulez-vous qu'après la vision céleste,
Je vous montre l'enfer du jour le plus funeste ?
D'un jour si douloureux que l'on voudrait mourir.
Voir la terre tout grand pour toujours s'entrouvrir
Ah ! je n'ose, je n'ose à votre trop jeune âge,
Raconter... En votre âme y semer le ravage.

ROLAND

Oh ! non n'arrêtez pas, votre bonheur je sais,
Je veux de vos malheurs, porter aussi le faix.
Mon cœur vous est ouvert, ah! versez-y vos larmes.
Puisse mon amitié, chasser loin vos alarmes.
Sur votre noble front, je vois l'honneur martyr,
D'une race de preux, qui ne sauraient mentir.

LE MENDIANT

Ah! merci brave ami, ces mots me sont un baume.
Consolant ma douleur comme le chant d'un psaume.
En ces jours, mon château dans le calme plongé,
S'éveilla vivement d'un sommeil prolongé.
Et près des vieux murs où reposent mes pères,
Il courait de la joie et de bien doux mystères.
Dans le monde élégant, partout on nous fêtait,,
Et tout le pauvre peuple aussi nous bénissait.
En vain d'un tel bonheur je ferais la peinture,
Des affreux jours suivants, le malheur qui torture.

Le Ciel, dans sa bonté, combla nos vœux ardents,
Et combien généreux en ses dons abondants.
Une petite enfant de la beauté des anges,
Ce fruit de notre amour, vagissant en ses langes,
Tendant ses petits bras...Ciel que Tu m'as frappé
Que pour aller à toi, le mont est escarpé !
Que maudit soit ce jour, où de ma main troublée,
J'ai brisé le bonheur dans mon âme affolée.
Mon cœur souffre toujours et je frémis encor.
Du sang, le sang aimé... Cet horrible décor...
Cette épouse chérie, ah ! par moi transpercée...
Terrible vision, mon âme en est glacée.
Quel aveugle destin, qui veut qu'un bras vengeur,
Immole l'innocent, tel un vil égorgeur ?
Ah ! je voudrais me taire et cacher mon visage,
Je boirai le calice en confessant l'outrage,
L'outrage de ce jour, commencé dans le Ciel,
Et que finit hélas! un malheur sans appel.
Voyez, mes cheveux blancs voudraient blanchir encore
Depuis vingt ans grandit le feu qui me dévore.
Ecoutez O mon fils, et supportez l'horreur,
Si vous tremblez, qu'en vous gronde votre fureur,
Ayez pitié. Voyez, s'il est comme la mienne,
De semblable douleur, et qu'à vous seul ne tienne,
De juger mon supplice et de tendre la main
A cette main cruelle ainsi que fut Caïn.
Ah ! que dis-je Seigneur, non mon bras homicide,
N'a jamais immolé comme un bras fratricide.
Jamais la jalousie est entrée en mon cœur,
Un tel amour m'inspire une grande rancœur.
Enfin voilà ce jour éclos d'une caresse,
Expirant sous la faux d'une mort si traîtresse.

En revenant un soir d'une course en forêt,
Où l'amour avait pris mon cœur comme à l'arrêt,
Je chantais doucement l'ivresse caressante
De mon épouse aimée et pure et ravissante.
J'entends un cri soudain, un appel déchirant,
Rapide je bondis ainsi que le torrent.
Ah ! c'est là sous ce bois, où déjà l'on voit sombre,
Je me hâte et je vole et je veux percer l'ombre,
Et là j'entends mon nom qu'étranglent des sanglots.
Ah ! je vois, je comprends, quand mon sang monte en flots,
Que mon cœur se partage entre l'amour, la haine.
O vision de honte ! Ah ! l'arme je dégaine,
Je vais frapper, frapper sans jamais pardonner,
Cet homme ou ce démon, ah ! je vais le damner.
Mort à toi, misérable, et la mort de l'infâme,
Je vais mêler ton sang à ton impure flamme.
Ne touche mon épée à ton immonde chair,
Je craindrais de souiller son acier qui m'est cher.
Comme un vil séducteur, au plomb je vais t'occire,
Ah! meurs donc, que l'enfer soit seul à te maudire!...
O cieux, tombez sur moi! Toi terre, entrouvre-toi!
Amour, sort ton couroux, exécute ta loi!
Arrache sans pitié mes yeux de leur orbite,
J'ai tué mon bonheur, manqué l'amalécite.
Isabelle ! Isabelle ! ah ! Ciel, ah ! qu'ai-je fait,
Je voulais te venger, quand mon bras a forfait.
Et par quel sort, l'enfer, épargnant l'impudique,
De mort ose frapper, la victime angélique ?
Comment ai-je laissé l'infâme corrupteur,
S'enfuir en ricanant, tel l'impur tentateur ?
Isabelle ! ah ! j'entends ta douloureuse plainte,
Mon cœur se sent mourir d'une terrible crainte.

Que vois-je ? ah ! c'est ton sang, et le plus pur des sangs.
Qui coulant de ton sein, rougit tes nobles flancs.
Maudit, soit-il, celui, qui voulant la souillure,
Osa ce chaste sein toucher de son ordure!
A l'aide, Toi Seigneur, voilà qu'elle pâlit,
O douloureux moment ! je sens qu'elle faiblit.
A moi, mon Isabelle, ah ! parle donc encore,
Pardonne mon erreur, pardonne je t'imbplore.
Isabelle, Isabelle... ! ah! pleurez, vous mes yeux,
De larmes et de sang, arrosez ces saints lieux.
En torrents, mêlez-vous au sang d'une martyre.
L'amour fidèle meurt ! ah ! pleure-toi ma lyre !
Isabelle, ah! regarde, en mes bras te voici,
Parle encore à mon cœur, qui veut mourir aussi,
Isabelle ,ah ! pardon ! pour qui toujours t'aime,
Emporte mon amour dans ec moment suprême...
O mort, O triste mort, O misérable mort!
Ah ! c'est bien là ton œuvre, à tous le cruel sort !
O jour fatal, comment ai-je pu te survivre ?
Et toutes mes douleurs, jusqu'à ce jour revivre.
Et devant Toi, Seigneur, Toi le Crucifié,
J'ai souffert sans prier, comme un supplicié .
J'ai subi l'avanie, et par l'homme lui-même,
Sa justice douteuse à mon orgueil suprême,
Et je n'ai pu chanter ce grand martyr d'amour,
J'ai fui le criminel, pleuré seul sans retour.
Mais ta vengeance, O Ciel, n'est donc pas assouvie,
Te faut-il encor plus, te faut-il donc ma vie ?
N'as-tu pas de pitié, quand je pleure au tombeau,
Ou que je vais sourire à l'ange du berceau ?
Cet ange mon enfant, l'amour seul qui me reste,
Qui me console un peu d'un sourire céleste ?

Et l'enfer contre moi, s'est-il alors ligué ?
De moi, mon ennemi, s'est tous les jours nargué,
Quand pour lui pardonner, j'ai brisé mon épée,
Que la haine en mon cœur, s'est vingt fois dissipée.
Ah! monstre, qu'à jamais, l'on exècre ton nom!
L'enfer, ton âme lie à l'éternel chaînon !
Mais jusques à l'entier, je boirai le calice,
Ma langue, hâte-toi, c'est un nouveau supplice.
Ecoutez et voyez, jeune homme ma douleur,
Vous, mes yeux, gémissez car je n'ai plus un pleur.
Le berceau, ce berceau, ma dernière espérance,
Où je viens et sourire et cacher ma souffrance...
Ah ! malédiction ! Le feu dans le château !..
Que m'importe le feu, j'accours vers le berceau,
Juste Ciel ! il est vide ! ah ! qu'ici donc je meure
Au feu cruel qui rit aux larmes que je pleure.
Non, je dois vivre encor, j'en ai fait le serment,
Je vengerai sur lui, mon horrible tourment,
Car c'est lui, ce démon à la face inhumaine,
Le maudit a tout pris : femme, enfant et domaine.
Aux confins de la terre, oui je le poursuivrai,
Et par lambeaux impurs, sa chair j'arracherai.
Comme j'aurais voulu, de son sang me repaître,
Le voir, dans la torture, et mourir et renaître !
Pardonne-moi, Seigneur, encor ces mots haineux,
Car j'ai vu sur Ta Croix, Ton regard lumineux.
Si j'ai courbé mon front, imploré ta clémence,
Et que pendant longtemps, j'ai vécu d'indigence,
Si j'ai traîné mon corps, si jeune et déjà vieux,
Sous les divers climats, comme sous tous les cieux.
Si tout cela, Seigneur, je t'offre en sacrifice,
Le front dans la poussière et portant le silice,

Pour tout cela, Seigneur, ah ! rends-moi mon enfant !
Jusques à quand, hélas ! l'ennemi triomphant,
Chantera-t-il victoire à mon cœur qu'il oppresse.
Ciel. rends-moi mon enfant, écoute ma détresse.
Vois, je tombe déjà, courbé comme un vieillard,
Et dont bientôt, la mort réclamera sa part.
Non, ne rejette pas, ma dernière souffrance.
Ah ! voir ma fille encore et mourir sur séance !

ROLAND

Que le juste Seigneur, Comte, dans sa bonté,
Vous axauce bientôt, telle sa volonté.
O grand et noble cœur, âme aimante, loyale,
Torturée et broyée, ainsi que fut Tantale,
Ah ! souffrez que j'embrasse et vos mains et vos pieds,
A vous tout mon respect, et plus que ma pitié.
Je sens pleurer mes yeux, à voir vos yeux qui pleurent,
S'il faut mourir d'amour, ah ! les chevaliers meurent.
Et je viens avec vous, de connaître l'amour,
Celui qu'on veut rêver sur les bords de l'Adour,
Auquel un jeune cœur, bien ardememnt aspire,
Qui de grands et hauts faits, à l'âme noble inspire.
J'ai vu la passion qui mange son enfant,
Et qui pour le saisir, l'aveugle en l'étouffant.
Dans votre cœur, j'ai vu cette haine implacable,
Aussi le repentir, qui rend l'homme admirable.
J'ai vu Satan à l'œuvre, ah ! l'impur tentateur,
En ses griffes tenir le prévaricateur.
Mais encore j'ai vu, douleur qui purifie,
Et dans le sang du Christ l'homme elle glorifie.
A souffrance et pardon, le Christ n'est jamais sourd,
A qui porte sa croix, il rend le poids moins lourd.

LE MENDIANT

Vous écoutant, mon fils, je crois entendre un ange.
Votre cœur, Dieu toujours, préserve de la fange.
Ces bons mots sont pour moi le baume qui guérit,
Que ce père est heureux, qui toujours vous chérit !
Ma course va finir et la vôtre commence,
Ah ! qu'en vous, le Seigneur trouve riche semence !
Tolérez, noble enfant, qu'on vous embrasse au front,
Vous accorde le Ciel, l'amour le plus fécond.
Vous m'avez soutenu, la force, Dieu vous donne,
Vous préservant toujours du vice qui rançonne.
Vous appeler mon fils comme cela m'est doux,
Certes de votre nom l'on doit être jaloux.
Et ce serait plaisir dans mon humble prière,
De répéter ce nom en fermant ma paupière.

ROLAND

Noble comte écoutez, je m'appelle Roland,
Mes ancêtres là-bas, ont fait ce nom bien grand.

LE MENDIANT SEUL

Juste Ciel, que dit-il ? Au grand jour du baptême,
Moi, j'appelais ainsi, le fils de Raymond même.

ROLAND

Voyez-vous au lointain, les tours de ce château,
Qui, sur cette hauteur, domine le hameau ?
C'est là, dans sa bonté, que le Ciel m'a fait naître,
Et que dès mon berceau, j'appris à le connaître.

LE MENDIANT SEUL

Ah ! que je me sens faible et je vais défaillir,
Cette voix me pénètre et me fait tressaillir,
Car c'est l'enfant du sang, d'un sang riche en noblesse,
C'est le fils de Raymond. Ciel soutient ma faiblesse.

ROLAND

Ah ! comte, qu'avez-vous, on vous dirait souffrant,
Reposez-vous un peu sous ce bois odorant,
Une telle douleur laisse profonde trace,
Mais le Seigneur souvent, dans le bonheur l'efface.
Souvenez-vous qu'en moi, vous avez un ami,
Qu'avec vous j'ai souffert, qu'avec vous j'ai gémi.
Rappelez-vous encore et que le Ciel m'entende,
Qu'il ne refuse rien à l'humble qui demande.
Ma route je reprends, car je suis pèlerin.
Comme la rude mer qu'affronte le marin,
J'affrontai le monde agité de tempêtes,
Il faut être à la lutte et gagner ses conquêtes.
Je vous dis au revoir, il nous faut séparer,
Dans le noble combat qu'il me faut préparer.
J'aurai pour souvenir, quand surviendra l'orage.
Et l'amour d'un grand cœur et son vaillant courage.

LE MENDIANT SEUL

O Dieu, depuis longtemps, le bonheur qui m'a fui
M'est en ce cher enfant apparu ce jourd'hui.
C'est le fils de Raymond et le sang de mon frère.
Jamais de ses aïeux, la noblesse si fière,
N'a fait cœur plus loyal et plus fier chevalier.
Le Ciel, en ce jour, veut, leurs mânes rallier.

Qu'ils sortent du sépulchre, ils seront à la gloire,
Roland, le dernier d'eux, premier à la victoire,
La palme gagnera comme eux dans le combat.
Ah! moi seul ai perdu, tel le mauvais soldat.
Mais vingt ans, j'ai pleuré, cruelle destinée,
La gloire du combat, chère à l'âme bien née
Non tout n'est pas fini, que respecte la mort.
Et l'homme qui sait vivre est le maître du sort.
Le Ciel aura pitié, je crois en sa clémence.
Et quelque saint l'a dit, que dans sa gloire immense,
Il s'abaisse vers lui, qui son front sait courber,
Heureux qui pense à Dieu, quand il a su tomber !
Roland est déjà loin. Ainsi qu'un faon agile,
Qui bondit au soleil, dans la plaine fertile,
Roland vole à son but, léger en son esprit.
A qui le perdre veut, malheur ! qu'il soit maudit !
Je veux le suivre et voir, l'amour rend héroïque.
Il ne fut pas sans lui de combat homérique.
Levez-vous mes aïeux, et venez contempler,
Un brave il est encor, qui veut vous ressembler.
Ah ! Donnez à mon sang, une force nouvelle
Qui me vaille bientôt de trouver Isabelle.

LE PÈLERIN D'AMOUR

ACTE TROISIÈME

Scène I. — ROLAND SEUL

Déjà de bien longs jours ont vainement passé.
Bien faible est Cupidon, qu'il ne m'a terrassé.
Et partout j'ai cherché : dans la ville opulente,
Où la richesse rend par trop l'âme indolente ;
Dans la campagne pauvre et si riche à la fois,
Que l'honneur et l'amour y plaisantent en rois.
Là, j'ai vu le bonheur sourire à la souffrance,
L'enfant rire au vieillard dans son insouciance.
J'ai cherché sans succès, à mon amour un prix,
Sans avoir rencontré le cœur dont je m'épris.
Avec vous, j'ai dansé filles de Terpsichore,
On ne trouve en vos cœurs, que boîtes de Pandore.
Au venin de l'aspic ressemblent vos désirs,
Quand un amour brûlant anime vos plaisirs.
Si vous rendez un point à la Vénus jalouse,
La beauté n'est pas seule ornement de l'épouse.
L'art de vos vêtements brillants de vanité,
Sait à peine rougir de votre nudité.
Quand vous avez passé, mes yeux ont eu leur honte.
Mon cœur n'a pas voulu de vous que rien n'affronte.
Sera bien triste mon sort, s'il n'est d'autres que vous,
De ces légers cerveaux, Seigneur délivrez-nous.

Mais d'autres, par bonheur, nous font aimer la vie,
Et j'ai vu quelques fois, mon âme en est ravie,
Une humble paysanne allant à la moisson,
Et qui les yeux baissait en versant la boisson.
Une fille des dieux qui ravirait l'aurore,
Mais humble, mais modeste et pure et plus encore.
Plus loin et trop souvent, l'ouvrière au travail,
Qui peine chaque jour comme dans un sérail,
En chantant, pour mieux taire et mieux cacher sa peine,
Aspirant au foyer dont elle serait reine.
J'ai parfois de plaisir, souffleté l'insulteur :
Lui que mène le vice est un lâche lutteur.
Hélas ! honte leur soit, dans leurs vives alertes,
Des filles de tout rang, leurs amours m'ont offertes.
Ayez pitié Seigneur ! l'abime est sous leurs pieds :
Elles perdent l'honneur, avec nos amitiés.
A celui qui les perd, malheur à cet infâme !
Qu'on le châtie au fouet jusqu'à rendre son âme !

Scène II. — ROLAND, UN GARDE, DES BERGERES

ROLAND

De marcher ce matin, je me sens un peu las.
Le soleil est ardent et ralentit mes pas.
Je vais me reposer, là-bas, dans la chênaie,
En payant au gardien quelques sous de monnaie.

LE GARDE

Ce jeune homme est poli, même très généreux,
Et voilà qu'il s'endort, on le dirait heureux.
Le troupeau viendra tôt, que suivront les bergères,
Venant bercer son rêve à leurs rimes légères.

LES BERGERES

La chaleur est bien lourde, ah ! cherchons un lieu frais,
Où l'air pour nous soit bon, sous le feuillage épais.

CLORINDE

Sous les chênes allons.

LES BERGERES

Que l'amour nous y mène.

CLORINDE

Et chantons à sa gloire, un dernier chant d'Hélène.

CLORINDE SEULE

Ah ! que vois-je en ces lieux, où seul gémit le vent ?
Un jeune dieu, je crois, qui sommeille en rêvant.
Ah ! Ciel, comme il est beau, mon âme en est émue !
N'osons le réveiller, je crains qu'il ne remue.

AUX BERGERES

Bergères, plus de chants, le silence gardez,
Les brebis laissez paître et plus ne bavardez.

CLORINDE SEULE

Mon cœur bat et mes yeux admirent sa jeunesse,
Ah ! je lui donnerais ma première caresse !
O dieu Pan, je t'implore, ah ! viens me secourir,
Ta houlette reprends, je veux le conquérir.
Ah ! je sais être belle et je veux fort qu'il m'aime,
Et saura mon amour user de stratagème.

Qui là vient? Isabelle? Il ne faut pas, mais non,
Qu'elle voit ce jeune homme et qu'elle aime ou sinon....
Je saurais de dépit, rendre dure sa vie.
A moi seule l'amour dont mon âme est ravie !

Scène III. — ISABELLE ET CLORINDE

ISABELLE SEULE

Pourquoi suis-je si triste en ce jour radieux,
Quand s'élèvent au Ciel, des chants mélodieux ?
Je vis en un palais, de richesses comblée,
Qu'avec des mots d'amour, l'on veut prendre d'emblée.
J'ai l'or et le rubis, perles et diamants,
Je n'ai pas encore eu de sincères amants.
Pour chasser l'ennui, j'ai la bonté d'un pere
Qui me console un peu de n'avoir plus de mère.
Je donne largement au gueux qui tend la main,
Egaie une chaumière où je porte le pain.
C'est là quelque bonheur qui change ma tristesse.
Mais seul, un grand amour comblerait ma tendresse.

ISABELLE AUX BERGERES

C'est doux venir ici, pour les heures tromper,
Aux charmes de ces lieux, venir se retremper.
J'entendais, ce tantôt, vos voix douces et pures.
D'un grand héros, chanter les nobles aventures.
Mais pourquoi donc vous taire et parler à mi-voix,
Un dieu s'est-il montré, qui vous remplit d'émois ?
Vous avez des couleurs et vos yeux sont timides,
Ou quelqu'audacieux, de ses propos perfides,
Osa-t-il vous blesser? Clorinde, toi ma sœur,

Dis, que s'est-il passé, quel est donc ce mystère ?
Ton sein est agité, dis-moi tout, sois sincère.

CLORINDE

Isabelle, à toi, non, je ne saurais mentir.
Bien grande est la chaleur, pour ne plus la sentir,
Sous ce feuillage épais, j'accourus à la hâte,
Vois ces nuages lourds, viens, car le ciel se gâte.
Laissons cette forêt ,lafoudre va gronder,
Et fuyons le torrent, qui tôt va l'inonder.

ISABELLE

Et prenons ce sentier, qui conduit à la ferme.

CLORINDE

Ou courons au château, Que notre pas soit ferme.

ISABELLE

En aurons-nous le temps ?

CLORINDE

Isabelle as-tu peur ?

ISABELLE

Je veux avec toi fuir, mais...que vois-je, O stupeur !

CLORINDE

Isabelle, accourons !

ISABELLE

Que m'importe l'orage!
Ah ! qu'il est beau, celui qui dort sous cet ombrage !
Clorinde, viens et vois, son sommeil est profond.

CLORINDE

Isabelle il faut fuir, laissons ce vagabond.

ISABELLE

Ah ! ma sœur, que dis-tu ? Regarde ce jeunė homme,
Il ne fut pas d'athlète aussi beau dans tout Rome.
Et je comprends...

CLORINDE

Qu'il faut laisser ce miséreux,
Et que rester ici, c'est par trop dangereux.

ISABELLE

Tu peux partir, moi, je reste.

CLORINDE

Ainsi dans la tempête,
Seule et ce mendiant! As-tu perdu la tête?

ISABELLE

Alors emmenons-le.

CLORINDE

Vers la ferme, au château ?
Que dirait notre père, à voir ce hobereau,
En notre compagnie?

ISABELLE

Il verra sa jeunesse.

CLORINDE

Et nous blâmera fort de cette hardiesse.

ISABELLE

Il verra qu'il est beau, saura nous pardonner.

CLORINDE

Il nous faut l'indigent, ne pas abandonner.
Celui-ci ne vient pas de la terre promise.
Un roi se cache-t-il sous cette pauvre mise ?

ISABELLE

La tempête s'approche, allons le réveiller :
Le vent tord la forêt comme pour l'effeuiller,

CLORINDE

Ah ! voilà qu'il se lève !
Est-ce l'amour sortant d'un rêve qui s'achève ?
Attendons qu'il nous parle.

ISABELLE

Et qu'il vienne vers nous.

Scène IV. — ROLAND SEUL

Quel beau rêve interrompt cet orage en courroux,,
Et mon sommeil hanté de ces nymphes jolies !
M'invitant à leurs jeux d'amoureuses folies !
Qui de leurs douces voix, en chants harmonieux,
Me charmaient, m'enivraient de mots délicieux.
Ce rêve s'est enfui. Mais non, je rêve encore.
Les nymphes n'ont point peur quand l'ouragan dévore.
Si j'en vois-là ces deux, attendant mon réveil
Et qui me regardant, semblent tenir conseil.

Mais tout d'os et de chair, ah ! qu'elles sont donc belles.
Quel plaisir leur aider à fuir ces vents rebelles.
Je crains qu'en me voyant, elles ne prennent peur,
Il faut être joyeux, sortir de ma torpeur,
Hélas! ces vêtements, j'aimerais moins sordides,
Je ne serai qu'un gueux pour ces âmes candides.

Scène V. — ROLAND, ISABELLE, CLORINDE

ROLAND

Jeunes filles, pardon, qu'en ce grave moment,
J'ose vous demander où trouver logement.
Je suis un pèlerin, qui va de par le monde,
En recherchant toujours un trésor de Golconde.
J'avais de beaux habits, voyez ces penaillons,
L'épine de la route en a fait des haillons.
J'avais nombre d'écus et tout pleine ma bourse,
Qu'à grand nombre de gueux, j'ai donnés dans ma course.
Il me faut du travail, trouver à m'héberger
Et gagner quelques sous, pour encor partager.

ISABELLE SEULE

Ah ! ce n'est pas la voix d'un pauvre de la route,
Et ses généreux mots, ah ! combien je les goûte.
Et que noble est son port, plutôt digne d'un dieu,
L'orage je bénis, qui me garde en ce lieu.

CLORINDE SEULE

J'aurais seule voulu, parmi tous le connaître,
Isabelle éloigner, pour qu'il fut seul mon maître.
Son amour m'est venu, tel ce vent violent,
Et je sens un grand trouble en mon cœur turbulent.

ISABELLE AUX BERGERES

A vous la bienvenue et nous sommes heureuses
De vous offrir logis, par ces heures affreuses.
Venez, puis hâtons-nous vers le château là-bas,
Car la tempête gronde, il faut presser le pas.

Scène VI. — LE COMTE LOUIS, CLORINDE

LE COMTE

Clorinde, nous avons, j'apprends un nouvel hôte,
Que vous avez cueilli, sur la colline haute.
Il est, que l'on m'a dit, très pauvrement vêtu,
Et dormait sous le bois par l'orage battu,
Quand par vous invité, dans votre complaisance,
Voilà qu'il est venu sans autre résistance.
Et je devrais vraiement un peu vous en blâmer :
C'est avec trop d'ardeur l'étranger acclamer.
Modérez de vos cœurs, les élans charitables,
Ils sont cause parfois d'incidents regrettables.
Clorinde, ce jeune homme a-t-il des vêtements ?
L'a-t-on réconforté par de bons aliments?

CLORINDE

Ah ! mon père, toujours votre main généreuse,
Secourt avec bonté, la gente malheureuse ;
Et votre bourse ouverte, au pauvre, à l'affamé
Sert à défendre encor l'innocent, l'opprimé.
Ce jeune voyageur, que les vents en furie,
N'eussent pas épargné, plus que l'intempérie,
Nous aida de retour, à fuir cet ouragan.
Ses haillons ne sont pas, je crois, d'un paysan.

Quand il s'est revêtu de nouvelle toilette,
Il ne lui manquait plus qu'une noble épaulette.
Il n'est dans la campagne, un jeune homme si beau,
Et l'amour à son front allume son flambeau.

LE COMTE

A t'entendre parler, je croirais, ma Clorinde,
Que ce bel étranger est un prince de l'Inde,
Aux traits fins, délicats, aux grands yeux captivants,
A parole facile, aux amours décevants,
Qui s'est pauvre vêtu, pour cacher ses richesses,
Pour conquérir vos cœurs et capter vos tendresses.
Ce bel enthousiasme est bien digne de toi ;
Mais soit prudente, enfant, maîtrise ton émoi.
Viens donc m'embrasser, puis va chercher Isabelle.
Et surveille un peu plus, ton jeune cœur rebelle.

Scène VII. — LE COMTE, ISABELLE

LE COMTE

Isabelle, ah ! c'est toi ! près de moi, viens ici.
Je t'attendais plus tôt, mais enfin te voici.

ISABELLE

Père, pardonnez-moi cette trop longue absence,
Et l'affront qu'elle apporte à mon obéissance

LE COMTE

Oui ! cette heureuse absence et cet orage heureux,
Qui vous a fait connaître un jeune aventureux.



ISABELLE

Père, l'on vous a dit...

LE COMTE

Ce que doit croire un père
Et pour qui rien jamais, ne doit être un mystère.
Oui, je sais tout, ma fille, et ne veux insister,
Car c'est autre sujet, qu'ici je viens traiter.
J'eus d'un noble marquis, ce matin la visite,
Je voudrais bien te dire, ah ! mais vraiement j'hésite.
N'ayez crainte, mon père, et je dois tout savoir,
Car en mon cœur soumis, l'amour cède au devoir.

LE COMTE

Alors enfant chérie, apprends cette nouvelle,
Bien calme sais rester, ma petite Isabelle.
C'est de ce noble amant, dont j'admire le choix,
Ta beauté l'a charmé, grisé tout à la fois.
Certes, je n'ose pas rejeter sa demande ;
Pour ton amour, son cœur, il te donne en offrande,
Un titre de marquise avec beaucoup d'honneur,
Ce jeune homme, je crois, ferait bien ton bonheur.

ISABELLE

Votre bonté, mon père, ah ! n'a rien qui l'égale,
Et passe avant amour, piété filiale.
Sans doute, un tel bonheur eût d'autres ébloui
Hélas ! pourquoi mon cœur, n'en est-il réjoui.

LE COMTE

Isabelle, ces mots me comblent de surprise,
Tiède tu me parais, je te croyais éprise.

Retire-toi ma fille et réfléchis encor,,
Mais je laisse à ton cœur, de prendre un libre essor.

Scène VIII. — LE COMTE SEUL

Ces deux enfants, toujours à mon vieux cœur sont chères.
Pourquoi faut-il hélas ! leur sort mettre aux enchères ?
Clorinde fruit d'amour, l'enfant de notre sang
Et pouvant aspirer aux honneur d'un haut rang.
Son cœur est encor libre, elle aime sa jeunesse,
Et jusqu'à maintenant, m'a voué sa tendresse.
Elle pourrait les cœurs, de ses charmes ravir,
Et pour les rendre heureux, à l'amour s'asservir.
Je me souviens encor, ce jour je me rappelle,
De ce petit enfant trouvé dans la chapelle,
Dans ses langes mignons, marqués d'un nom bien doux,
Ah ! quel douloureux sort, pour de tendres époux,
Que l'enfant enlevé, perdu sans espérance !
Mieux valut qu'il fût mort au jour de sa naissance,
Je fis chercher en vain et partout annoncer,
Mais je ne pus jamais ce mystère percer.
Et ce beau médaillon à son cou d'orpheline
Indique sans u ndoute une noble origine.
Ah ! qui voit Isabelle en sa chaste beauté,
Doit l'aimer de l'ardeur de sa fidélité.
Seigneur, garde, toujours, ces enfants généreuses,
Près de moi, garde-les, que je les rende heureuses.

Scène IX. — ROLAND SEUL

Ah ! qulle vision m'est apparue enfin !
Et mon âme en frémit d'un trouble tout divin.
Je me croirais au bois, plongé dans les délices,
Que me donne la nymphe accordant ses prémices.

Non ce rêve n'est plus, car j'ai vu de mes yeux
La nouvelle Vénus, belle à ravir les dieux.
En elle il a semblé tout à coup m'apparaître
L'idole du vieillard, son image renaître.
Isabelle est son nom, c'était aussi le sien;
A sa grande beauté, je donnerais le mien.
Ah! quel doux sentiment, tout mon cœur en éprouve!
L'amour vient-il ainsi, comme un trésor qu'on trouve ?
Il faut qu'ici longtemps, je fasse mon séjour,
Et tel un jeune roi, j'établirai ma cour.

Scène X. — LE COMTE, ROLAND

LE COMTE

Ah! jeune homme c'est vous, qu'au bruit de la tempête
L'on reçoit au Château, comme hôte que l'on fête,
Cependant qu'au plus fort de ce vent furibond,
L'on vous trouve en ce bois, ainsi qu'un vagabond.

ROLAND

Ces mots, Monsieur le Comte, à ma tendre jeunesse
Sont comme un doux reproche entouré de tendresse.
Ce m'est un grand plaisir à vous dire merci,
Et pour tant de bonté, je reviendrais ici.

LE COMTE

Et je vous garderai pour si bonne parole,
Car hospitalité, c'est d'ici le symbole.
Et puis votre visage est certes bien joli,
Et lorsque vous parlez, le langage est poli
Vos doigts sont délicats, votre main fort soignée.
Ne s'étant pas servi de la dure cognée.

ROLAND

Et cependant, je sais, au travail être ardent.
Tentez même l'épreuve et par le Ciel aidant.
Je saurai dans ces lieux, me rendre très utile,
Gagner plus que mon pain, dans votre noble asile.

LE COMTE

Qu'il en soit jeune ami, prenez votre repos,
Et lorsqu'un bon sommeil vous aura fait dispos,
Vous irez dans le champ, vous irez à la ferme ,
Et convenons déjà du paiement et du terme.

ROLAND

Merci généreux Comte, et je bénis l'instant,
Qui donne si bon maître à mon cœur palpitant.
Je mets avec mon bras, mon âme à ce service,
Et j'emploierai toujours chaque heure avec justice.

LE COMTE

Bien grande est la sagesse en ce digne parler,
Et quel autre âge peut, au vôtre, s'égaler ?
Il faudra que je sois, pour vous, autre qu'un maître.
Ah ! ce père est heureux lequel vous a vu naître !
Allez mon brave enfant, soit léger le travail :
Paissez et conduisez les brebis au bercail.

LE COMTE SEUL

Ah ! je comprends pourquoi Clorinde est fascinée,
Il faudra d'Isabelle, avancer l'hyménée.
Et quel est ce jeune homme et puis d'où nous vient-il ?
De cet autre mystère, il faut trouver le fil,

De ces chères enfants, surveiller toute absence,
Car pour elles, je crains l'attrait de sa présence.
Leur cœur, à son amour, ne saurait résister,
Et de femme il n'est point, qu'il ne puisse enchanter.
Mais au champ, donnons-lui des heures très actives,
Arrêtons de l'amour, les moindres tentatives.

Scène XI. — ROLAND SEUL

Ah ! paissez mes brebis, l'herbe grasse du pré.
Au soleil et dans l'ombre où je rêve à mon gré.
Dans ces lieux embaumés de thym, de marjolaine,
Où bergères gaiement puisent à la fontaine,
L'eau vive de la joie, abreuvent leurs plaisirs,
Chantent leurs doux espoirs, songent à leurs désirs.
Où je viens saluer le soleil qui se lève,
Que je quitte en chantant, quand un long jour s'achève.
J'aime ces lieux divins qui m'ont appris l'amour,
Et dont mon cœur a fait son aimable séjour.
J'aime l'heureux moment, l'heure délicieuse,
Où me vient Isabelle, O beauté gracieuse !
Ses peines me compter en me livrant son cœur.
Ah ! son amour combat, mais je serai vainqueur.
L'instant j'aime, où Clorinde, à me cacher ses larmes,
Met son âme à la joie et me remplit d'alarmes.
Je me sens un grand bonheur qui me porte à chanter,
Un grand doute parfois, aussi me tourmenter.
Mais qu'est-ce que jentends ? on dirait une plainte,
On dirait des soupirs étouffés par la crainte.
Est-ce une nymphe encor que chasse un jeune dieu,
Et m'appelle au secours en fuyant de ce lieu ?

Scène XII. — CLORINDE SEULE

Ah ! c'est en vain mon coeur, que tu voudrais te taire,
Etouffer cet amour ou ta haine parfaire.
Il est là ce Roland, qui t'a pris le repos
Et t'a précipité dans ce triste chaos.
Il est là près d'ici, va ton amour lui dire.
Mais, O douleur, il faut, cet amour, le maudire.
Non je ne ferai point, de ma sœur, le tourment ;
Je suis prête, au bûcher, à mourir en l'aimant.
Que ne puis-je son nom soustraire à ma mémoire,
A jamais de mon cœur, arracher son histoire !
Pour effacer l'amour qui me fait tant souffrir.
Mais non, Seigneur, à moi, qu'il me soit fait justice.
Des victimes il faut, prètes au sacrifice,
Ah ! je t'en offre trois : Roland, ma sœur et moi.
Sur l'autel de l'amour, leur cause est sans pourvoi.
Roland m'a repoussée à ma sœur il se donne,
Cette injure, faut-il que je la lui pardonne ?
N'ai-je pas de ma sœur, l'attrayante beauté,
Et comme elle toujours, généreuse bonté ?
Et puisqu'il ne veut pas mon amour ma tendresse
Ah ! qu'il trouve en mon cœur, le cœur d'une tigresse.
Ciel, pardon, je divague et j'insulte en ces mots
Ta bonté, dans ses dons que Tu verses à flots.
Mais vois dans Ta pitié, s'il est une souffrance,
Qui puisse s'égaler à cette grande offense !
Ce feu, par toi Roland, allumé dans mon sein
Exige que mon cœur le cède à mon dessein.
Ta présence en ces lieux insulte à ma détresse
Et rend plus vive encor la douleur qui m'oppresse.
Tu partiras Roland, ainsi que je le veux,
Sans connaître jamais mes plus tendres aveux.

O Dieu, voici ma sœur, cruelle destinée !
Faut-il pour mon tourment, faut-il qu'elle soit née !
En hâte je m'enfuis, je ne pourrais souffrir
Un tel amour. Mon cœur, je voudrais te meurtrir,
Arracher de mon sein, le feu qui le consume
Et mourir à l'instant en pleurant d'amertume !

Scène XIII. — ISABELLE, LE MENDIANT

ISABELLE SEULE

Je cherche en vain Clorinde et depuis ce matin
Elle semble me fuir et cacher un chagrin.
Et personne à la ferme ou parmi les bergères,
N'a depuis quelques jours, en des rimes légères,
Entendu sa voix douce et son chant langoureux,
Donner tant de chaleur aux chansons d'amoureux.
Ses yeux semblent pleurer, sa conduite est étrange,
Et je sens que pour moi, tous les jours son cœur change.
Elle a quelque secret que je veux dévoiler,
Car je pourrais ainsi, bien mieux la consoler.
Je fuis dans le bosquet la chaleur accablante,
J'irai boire à la source une eau rafraichissante.

LE MENDIANT (arrivant)

Ah ! donnez jeune fille, au pauvre mendiant
Une légère aumône à mon cœur suppliant.
Laissez-moi contempler un peu votre visage,
Où le Ciel a gravé, d'un bel ange l'image.

ISABELLE

Cette bourse prenez, pauvre et digne vieillard,
Et dans votre prière ouvrez-moi larg part.
Ah ! mais qu'avez-vous donc, car vous versez des larmes ?

LE MENDIANT

O noble et belle enfant, c'est le fait de vos charmes.
Que mon cœurest ému devant votre bonté,
Qui ne le cède en rien à si pure beauté.
O charitable enfant, comment l'on vous appelle ?

SEUL

Ah ! plus je la regarde et plus c'est Isabelle.

ISABELLE

Isabelle est mon nom.

LE MENDIANT

Ah ! Ciel que dites-vous ?

SEUL

Isabelle, O mon Dieu, combien ce nom m'est doux !
Ah ! ma fille, ma fille et ce mot adorable
Augmentez ma douleur et l'espoir qui m'accable.

A ISABELLE

Dites-moi noble enfant, répondez par pitié.
Sans crainte répondez à ma tendre amitié :
Où donc demeurez-vous et quel est votre père ?
Ah ! dites, pour encor soulager ma misère.

ISABELLE

Voyez-là mon pauvre homme, en ce splendide endroit
Cet élégant château qui d'ici s'aperçoit.
J'aime ses hautes tours, leur ombre qui m'enivre :
C'est là que je suis née, où je veux toujours vivre,

Que je voudrais rêver dans mon sommeil dernier ;
Là, le riche et le gueux partagent le denier.
Où le grand sans orgueil, vers le petit s'abaisse,
Où jamais sans pitié, le faible l'on délaisse,

LE MENDIANT

Que par votre présence, il doit être enchanté,
Ce château que toujours vous avez habité !
Ah ! ce père est heureux et beaucoup je l'envie,
Qui, par le Ciel comblé, vous a donné la vie.
Et sans doute avez-vous l'insigne précieux,
Où doit être gravé votre nom gracieux.

ISABELLE

Un riche médailon, que toujours je conserve,
Afin que d'ornement, pour la fête il me serve.

LE MENDIANT

Il me serait bien doux de voir ce souvenir ;
Pour ce léger bienfait, je saurais vous bénir.

ISABELLE

Ah ! certes pour vous plaire, il me sera facile,
De vous la laisser voir en vous donnant asile.
Au château nous aurons, à la chute du soir,
Une fête, où l'on peut, riche ou pauvre s'asseoir.
Venez, c'est mon désir, ce sera bon augure
Qu'un noble mendiant, une humble créature
Vienne, d'un grand seigneur, partager le repas,
Et jouir un instant, des choses d'ici-bas.

LE MENDIANT

Le Seigneur, ces bons mots à votre bouche, donne ;
De votre jeune cœur, la sagesse m'étonne.
Et qu'heureux, sera-t-il, l'esprit de cet humain,
Qui, par faveur du Ciel, obtiendra votre main.

ISABELLE

Il n'cst pas de mortel, fut-il le roi lui-même,
Qui ne gagne mon cœur, sans que mon cœur ne l'aime !

LE MENDIANT

Vous avez l'âme fière et noble est votre sang ;
Votre cœur sait aimer d'amour loyal et franc.
L'amour est souverain, que la mort ne peut vaincre
Et malheur à l'amant qui ne peut s'en convaincre !

ISABELLE

Nos cœurs sont marchandise à l'enchère parfois,
Et bergère n'est plus convoitise des rois.
Hélas ! l'amour est rare et c'est grande tristesse,
Que pour l'or les honneurs, il cède avec faiblesse.
Mais il est, plaise à Dieu, des âmes de héros,
En qui l'amour est grand, sitôt qu'il est éclos.

LE MENDIANT

Le Ciel, dans sa bonté, tel héros vous accorde.
Dont le cœur droit, loyal, tout plein d'amour déborde.

ISABELLE

Hélas ! un tel héros, déjà mon cœur connaît,
Qu'il me faut repousser, car son amour me plaît.

LE MENDIANT

L'amour qui sait nous plaire est celui qu'on désire.
Si le désir est fort, il ne saurait suffire.
Ce jeune homme est-il pauvre ?

ISABELLE

Il garde les brebis,
Et sait se contenter de manger le pain bis.

LE MENDIANT

Mais alors il est beau ?

ISABELLE

Tant qu'on lui porte envie,
Qu'à chaque instant nouveau, mon âme en est ravie.

LE MENDIANT

D'où vient ce jeune dieu ?

ISABELLE

De la tempête il sort,
Car tous nos jeunes cœurs, il éprend sans effort.

LE MENDIANT

Et quel est son séjour ?

ISABELLE

Près d'ici qu'il habite.
Allez noble vieillard et rendez-lui visite.

Scène XIV. — ISABELLE SEULE

Mon père a commandé de n'aller plus vers lui ;
Mais il me faut le voir et lui dire aujourd'hui,
Que mon amour... Hélas ! pourquoi ces accordailles,
Où mon âme s'en va comme à des funérailles ?
Je veux plaire à mon père et tantôt ne veux pas,
Ah ! sans mon bien-aimé, j'irais vite au trépas !
Relève-toi mon âme et reprends ton courage,
Sois vaillante, il te faut tenir tête à l'orage.
Hâte-toi, l'heure est proche où te faut décider :
Refuser le Marquis et Roland posséder.
Que le Ciel me secoure et la force m'apporte!
Puisque m'attend l'épreuve, ah ! qu'il me réconforte !
Armand, le beau marquis, cherche toujours en vain
Un accès à mon cœur, d'un amour incertain.
Ce beau titre qu'il m'offre avec grande richesse,
Ah ! qu'il aille l'offrir à tout autre princesse !
Mais Roland apparait, il est déjà vainqueur,
Il n'a fait que passer, qu'il a conquis mon cœur.

Scène XV. — CLORINDE, LE MENDIANT

LE MENDIANT SEUL

Depuis tant de longs jours que je parcours la route,
Je n'ai pas ressenti, dans mon cœur, si grand doute.
Mon trouble encor grandit. O pure vision!
Qui cause à mes vieux ans, si douce émotion.
Il me semble toujours, que j'ai vu dans un rêve,
Cette jolie enfant que je cherche sans trêve.
O Ciel, viens à mon aide, éclaire en mon esprit,
Le mystère nouveau qui me laisse interdit.

Ah ! j'ai cru dans ses yeux, voir les yeux de l'aimée,
Et le nom qu'elle porte est de ma bien-nommée.
Sa beauté me rappelle à son doux souvenir,
En la voyant, j'ai cru qu'elle allait revenir.
Je me sens tout ému, mon cœur bat d'espérance.
Et peut-être ce jour finira ma souffrance.

CLORINDE SEULE

Ah! loin de moi, va t'en! je ne veux plus te voir,
O Roland, ton amour m'indique mon devoir.
Je vais dès maintenant, solliciter mon père,
Le presser, le forcer d'épouser ma colère.
Lui révéler enfin ton amour trop secret,
Pour n'avoir pas compris mon amour si discret.
J'arrache pour toujours, de mon cœur ,ta pensée,
Et je la sacrifie à mon âme offensée.

CLORINDE AU MENDIANT

Il fait plaisir brave homme à vous dire bonjour,
Et vous tendre la main comme au bon troubadour.
Le soleil est ardent et la chaleur trop lourde :
J'ai là puisé l'eau fraîche, ah ! buvez à ma gourde.

LE MENDIANT

Pour cette goutte d'eau, le Ciel vous bénira.
Qu'il donne le bonheur, à qui vous aimera.

CLORINDE

Vous parlez de bonheur !

LE MENDIANT

Etes-vous malheureuse,
Que je crois voir trembler votre main généreuse.

CLORINDE

Hélas ! un cruel sort vient souvent nous frapper ;
Triste est le jeune cœur que l'amour vient tromper.

LE MENDIANT

Ah ! jeune fille, à voir votre beauté si grande,
Quel est l'audacieux, qui, votre amour marchande ?

CLORINDE

O Ciel, je dois me taire !

LE MENDIANT

A moi pauvre inconnu !
J'eus, malgré mes vieux ans, votre amour soutenu.

CLORINDE

Votre bon cœur m'entraine à grande confidence,
Je laisserai pour vous, une vaine prudence.

LE MENDIANT

Et je pourrai peut-être en de tendres avis,
Aider...

CLORINDE

Ah ! c'est en vain, il n'est plus de sursis
A l'amour offensé.

LE MENDIANT

Il est grand cet outrage
Qui prend votre jeunesse en si terrible orage.

CLORINDE

Vous ne pourriez comprendre...

LE MENDIANT

A qui le dites-vous ?
Quand vingt ans n'ont pas même effacé mon couroux,
Que mes cheveux si blancs, ma vieillesse factice
Demandent sans cesser, qu'il leur soit fait justice.

CLORINDE

Vous avez tant souffert...

LE MENDIANT

Que semblable douleur
A séché dans mes yeux, jusqu'à mon dernier pleur.

CLORINDE

A vous noble vieillard, je ne dois plus me plaindre,
Puis dire à votre cœur, mon histoire sans craindre.

LE MENDIANT

Notre cœur en souffrant apprend à mieux souffrir,
Devant d'autres douleurs, il sait aussi s'ouvrir.

CLORINDE

Je vous dirai tout, et...

LE MENDIANT

Vous saurez mon histoire.
A nous deux nous pourrons compter une victoire,
Vous, sur ce grand amour qu'un dédain a froissé,
Et moi, sur cet orgueil, d'un pauvre cœur blessé.

CLORINDE

Quittons ce grand chemin, où la chaleur fatigue,
Et venez chez mon père, où bons soins l'on prodigue.

Scène XVI. — LE COMTE, CLORINDE

LE COMTE

Quelle pâleur, Clorinde, ah ! viens me dire ici,
Quel trouble, quel tourment te bouleverse ainsi.

CLORINDE

O mon père, pardon. Mon cœur à la torture
Ah ! craint de vous blesser, par sa triste aventure.

LE COMTE

Allons parle, ma fille, ouvre-moi grand ton cœur.

CLORINDE

Je sens la honte, hélas ! la haine, la rancœur,
Obscurcir mon esprit, paralyser mon âme
Et peut l'amour déçu, faire de moi l'infâme !

LE COMTE

Etranges mots, Clorinde.



CLORINDE

Et plus étrange encor,
Ce que je ne veux plus, à vous, taire en mon for.

LE COMTE

Allons dis et sans crainte une chose si grave
Et dis-moi ce secret qui t'a fait son esclave.

CLORINDE

Père, je veux venger, l'insulte à mon amour.

LE COMTE

Et qui donc aimes-tu? Quel noble d'alentour?

CLORINDE

La beauté, la bonté sont la seule noblesse
De l'élu de mon cœur. Il n'a d'autre richesse
Que de pauvres habits.

LE COMTE

Clorinde, explique-toi.

CLORINDE

N'ayez crainte, mon père, et soyez sans effroi.
Ce n'est plus cet amour, mais seulement la haine,
Qui parle et dans mon âme un orage déchaine.

LE COMTE

Ma fille, tu fais peur.

CLORINDE

Ah ! je souffre trop fort.
Et je veux sur Roland, me venger sans remord.

LE COMTE

Eh ! quoi, ce vagabond !

CLÒRINDE

Ah ! père, il faut vous dire
Qu'il a surpris mon âme et je veux l'en maudire.

LE COMTE

Hélas ! ce grand malheur, j'ai cru le deviner,
Et qu'ai-je donc fait, Ciel, pour nous en détourner ?
Ecoute, ma Clorinde, aux grands maux, le remède ;
Il faut que Roland parte et pour lui n'intercède.

CLORINDE

Ah! mon père, pitié, car ce dur châtiment
Réjouit mon amour, me comble de tourment.
Je voudrais le garder et désire qu'il porte,
Il attire mon âme et mon amour l'écarte.

LE COMTE

Viens sur mon cœur, enfant, ah! viens te consoler!
Ne laisse plus ainsi la douleur t'affoler.
Viens ,ces larmes, ah! viens pleurer sur ma poitrine!
Tout mon vieux cœur s'émeut, ta douleur me chagrine.

CLORINDE

Pardonnez ma faiblesse, O mon père, pardon,
Si mon amour s'accorde un instant d'abandon.
Mes larmes vont sécher au feu de ma colère.
Qu'il parte ce Roland ! Adieu triste chimère,
Qui dans mon âme avait, hélas, fait son autel !
Et trouvé prince aimant dans un simple mortel!



Scène XVII. — LE COMTE, ISABELLE

ISABELLE

O Dieu ! voici cette heure, où mon âme éprouvée
Va subir le tourment d'une triste corvée.
Voici l'instant suprême, où dans sa volonté.
Mon père veut qu'amour le cède à sa bonté.
Ah ! je sens en mon cœur la révolte qui gronde ;
Qu'il vienne mon Roland, et le Marquis confonde !
De cet amant, l'amour n'a rien de si puissant,
Que Roland ne pourrait, de son bras agissant,
Renverser...Que je sens dans mon âme attendrie
De plaisir à penser à sa galanterie.
Je l'attends, car sans doute a-t-il déjà reçu,
Le message, que j'ai, dans mon amour, conçu.
Déjà partout ici, la fête l'on prépare
Et quel trouble. Seigneur, de mon âme s'empare !
De ce trop grand péril, qui peut me préserver ?
Seul, O Roland! toi seul, peut encor me sauver!
Par quel miracle. O Dieu, viendrez-vous à mon aide.
Ne confondez jamais, le cœur qu'amour possède.

LE COMTE (entrant)

Enfin voici ma fille, encore un doux instant.
Où nous pourrons causer. Certes. j'en suis content,
Et je ne doute pas que cette heure propice.
T'apporte le bonheur et fasse ton délice
Armand, noble marquis est un bel amoureux.
Rien ne peut résister à son cœur chaleureux
Je ne viens plus. d'ailleurs. te faire sa louange:
L'homme. fut-il parfait. n'est pas toujours un ange.
Et puis en acceptant. tu me feras plaisir.
Cet hymen me sourit. c'est mon plus cher désir

ISABELLE

Mon père, vos désirs sont pour moi plus qu'un ordre,
Mais ce grave moment prend mon âme en désordre.

LE COMTE

Isabelle, tu sais, garde ta liberté,
Car je veux ton bonheur, sans blesser ta fierté.

ISABELLE

Mon père, vous savez que l'amour est un maitre,
Qu'à vouloir étouffer, l'on fait toujours renaître.

LE COMTE

Tu caches, je comprends, un mystère en ces mots,
Les larmes, de tes yeux, coulent comme des flots.
Et ce n'est pas ainsi, qu'on prépare la fête :
Et que dirait Armand de sa jeune conquête?

ISABELLE

Je lui ferai comprendre à quel prix estimer,
Un cœur qui sacrifie, un cœur qui sait aimer.

LE COMTE

Ces mots sont plus heureux, c'est avec confiance
Que nous allons tantôt, conclure l'alliance.
Et viens mon Isabelle, ah ! viens donc m'embrasser,
Sèche là tous ces pleurs, sans plus te tracasser.
Armand descend, tu sais, d'une noble famille,
Dont l'histoire souvent, de bien hauts faits fourmille.

ISABELLE

J'accepte enfin, mon père, et cède à votre cœur ;
Mais vous êtes le seul véritable vainqueur.

Scène XVIII. — ROLAND SEUL

Ah ! voilà ces deux mots qui grandement m'étonnent !
Tels deux sons différents, à mon oreille sonnent ;
Deux messages enfin : l'un qui semble cruel,
Et l'autre, O vrai délire ! un amoureux appel.
L'un qui me dit : va-t'en, comme au bandit vulgaire
Qu'on chasse en le craignant, ainsi qu'un vil sicaire.
Et si ce premier mot fait monter mon courroux,
L'autre donne à mon cœur, le plaisir le plus doux.
O doux sort qui m'échoit ! Bonheur plein de tendresse :
Cet aveu : "je t'attends", ah ! me remplit d'ivresse !
Non, non, je ne pars pas, et l'on saura bientôt,
Que le Comte Roland sait monter à l'assaut.

LE PÈLERIN D'AMOUR

ACTE QUATRIEME

Scène I. — ISABELLE SEULE

O Dieu, dans Ta bonté, ma prière T'implore,
Et viens à mon secours à l'instant que j'abhorre.
Il faut vendre mon cœur que j'ai déjà donné.
Qui T'invoque, ah ! jamais Tu n'as abandonné !
Roland va-t-il venir ? Est-ce en vain que j'espère ?
J'ai bien lu dans ses yeux, l'amour que je préfère.
Ah ! s'il n'avait reçu l'envoi, le messager,
Quel sort fatal, O Ciel, viendrait me ravager !
Il faut d'ici sortir, garder toute prudence,
Eviter qu'on me voit, le péril est d'urgence.
Je n'ai jamais trompé; seul l'amour est si fort,
Qu'il m'entraîne sans crainte à cet aimable effort.
Voici le temps d'agir, la fête est commencée,
Et mon espoir augmente à cette heure avancée.
D'Armand ou de Roland, qui sera le vainqueur ?
Que dis-je, Roland seul, car j'ai donné mon cœur.

Scène II. — ROLAND SEUL

C'est bien ici, je crois, que m'attend Isabelle:
J'ai le cœur tout en fête et jamais jouvencelle,
De sa grande beauté, m'apporta tant d'espoir ;
Espoir si doux, qu'un ciel, il me fait entrevoir.

Jamais, dis-je, ah ! jamais en ce pèlerinage,
Un amour en mon cœur n'accomplit tel carnage.
O séjour enchanté, séjour délicieux,
Et le plus ravissant, sous cet envers des cieux.
O toi chaste demeure, entre toute si pure,
Sois témoin pour toujours, sous ta noble toiture,
Du bonheur le plus grand, que nous donne l'amour.

Scène III. — CLORINDE SEULE

Quelle douleur m'étreint, ce soir d'un triste jour,
Là qu'on se réjouit, mon malheur l'on insulte ;
Je pleure des torrents quand mon amour exulte.
On a chassé Roland, je ne le verrai plus,
Ma haine est satisfaite et mon cœur est confus.
A l'amour repoussé, la vengeance est trop douce.
Hélas! plus de repos, au cœur qu'elle courrouce...
Holà ! quel est celui qui s'avance en ces lieux,
Et dans l'ombre, je crois ? Ah ! regardez mes yeux,
Que mon cœur bat de crainte. Est-ce une erreur, un rêve ?
On dirait de Roland, Il tombe, se relève
Et s'avance tout droit. Ah ! c'est lui, c'est l'amant,
Quelle audace à venir ainsi traîtreusement,
Nous braver. Mais que dis-je, ah ! je vois le manège,
Isabelle a voulu cet heureux privilège.
Il accourt à l'appel son amour consoler.
Et faut-il voir ainsi, sans jamais dévoiler
Au généreux Armand, cet amour qu'on lui vole?
Je sens mon cœur bondir et la haine m'affole.
Non, je ne puis souffrir, pardonner cet affront.
Que dans le sang s'afface un amour si fécond !

Scène IV. — ARMAND, CLORINDE

CLORINDE

Armand, quel jour heureux, je vous en félicite,
Toujours est sage, l'homme, à qui l'amour profite.

ARMAND

Oui ma chère Clorinde, à l'amour va son prix,
Et mes nobles aïeux, dans leur âme surpris,
Jubilent sous la pierre à voir mon Isabelle
Et comme vous si bonne et comme vous si belle.

CLORINDE

Voilà doux compliment ,de vous s'est gracieux,
Si grand est votre amour, qu'il en est glorieux.
Qu'à tout noble rival, je verrais votre épée,
Porter le fatal coup, comme en grande épopée.

ARMAND

Quel est l'audacieux, craignant si peu la mort,
Qui viendrait au combat, me confier son sort ?

CLORINDE

Admirable courage et plus fière parole !
Ah ! quel puissant amour défend ainsi l'idole !

ARMAND

Et la race des preux, dont je suis descendant,
Ne recule jamais ou meurt en se rendant.

CLORINDE

Je plains votre rival.

ARMAND

Qu'il meure en sa bravoure
Qu'il vienne l'imprudent, sa honte je savoure.

CLORINDE

Ah! calmez-vous, Armand. Personne n'ose encore
Pour vous porter ombrage, enlever le trésor.

ARMAND

Clorinde, je n'ai pas, par bonheur, telle crainte ;
Que jamais, d'un rival, la trop mortelle plainte,
Je n'entende. Le Ciel, éloigne ce malheur!

CLORINDE

Ah! quel amour, défendre avec tant de chaleur!
Que ma sœur est heureuse ! il me tarde lui dire,
Qu'un tel amour embrase et vaut plus qu'un empire.
Où donc est Isabelle, Armand ?

ARMAND

Ah ! je ne sais,
Car elle était ici, l'instant où je passais
Chez votre noble père...

CLORINDE

Ah ! venez à ma suite
Et cherchons le motif d'une telle conduite.
Descendons au jardin.

Scène V. — LE MENDIANT SEUL

Que c'est charmant ici !
Il me semble que tous y vivent sans souci.
Toutes sortes de biens y sont en abondance !
Le pauvre peut venir sans craindre l'arrogance.
Une telle maison, le Seigneur doit bénir,
Et son honneur est tel, que rien ne peut ternir.
Quel bonheur je ressens, que je ne puis comprendre,
Un repos pénétrant, je sens en moi descendre,
Un étrange plaisir fait taire ma douleur,
Et cette vision me fait verser un pleur.
Ah ! cette ressemblance, au passé me rappelle :
J'ai cru voir un instant l'image d'Isabelle.
Mon cœur se réjouit, mais je ne sais pourquoi,
Cette adorable enfant me cause un tel émoi.
Qu'elle ne tarde pas à remplir sa promesse :
Porter le médaillon, dans ce jour d'allégresse.
Mais Ciel, quel est ce bruit et quel est ce débat ?
Et c'est dans ce jardin, on dirait d'un combat.
J'accours et de mon bras, s'il faut venir en aide,
Je reprends ma vigueur et devant moi tout cède.

Scène VI. — ROLAND, ISABELLE

ROLAND

Isabelle, ah ! voici qu'enfin je viens à vous.
Si j'ai, de votre père, attiré le courroux,
Il m'importe peu, car, le plus doux des messages
M'apporte de l'amour, le plus doux de ses gages.
Et ce jour est heureux, qui me vaut cet honneur,
Qu'une si noble enfant m'apporte le bonheur.



ISABELLE

Ah ! Roland, cet appel que mon cœur vous envoie,
Vaut bien cette rigueur que mon père déploie.
Ah ! voyez en mes yeux, ces pleurs prêts à tomber,
Mais vous êtes venu, je ne puis succomber.
Voyez là-bas, Roland, la fête où l'on s'amuse,
Et pour venir ici, j'ai dû prendre la ruse.
Ah ! je tremble bien fort, car si l'on me surprend..
Non, je n'ai plus de peur, votre cœur me défend.

ROLAND

Mon bras saurait aussi, ma noble et belle amie,
Protéger votre nom contre toute infamie.
Mais laissons cette crainte en cette chère nuit,
Car l'amour est pour nous l'astre nouveau qui luit.
Pour nous le Ciel a fait cette heure précieuse,
Que l'épreuve nous rend encor plus glorieuse.
Mais venez bien-aimée et de l'ombre sortons,
L'amour comme un soleil, montre ses purs rayons
Les ténèbres, il chasse à sa douce lumière.
Vous m'aimez, suivez-moi, puis sans autre manière,
Au Comte votre père, accourons demander,
Qu'il veuille, face à tous, votre main m'accorder.

ISABELLE

Roland, qu'allez-vous faire ?

ROLAND

Un cœur aimant n'a crainte
Et courant droit au but, ne veut aucune feinte.

ISABELLE

Le Ciel nous vienne en aide, allons.

ROLAND

Puissant amour,
Qui ne craint point d'un père, en terrible retour,
La colère. A l'amant, qu'importe la mort même !
Ah ! que mon cœur jubile en cet instant suprême !
Isabelle, venez, il faut vous conquérir :
Pas d'amour glorieux, sans quelques coups férir.

Scène VII. — CLORINDE SEULE

Ah ! Ciel, voici Roland, et quel plaisir intense,
Je ressens à penser, que pour laver l'offense,
Il va subir l'affront ; que pour ma haine enfin,
Son amour pour ma sœur va trouver triste fin.

Scène VIII. — ROLAND, ARMAND, ISABELLE

ARMAND

Ah ! quel est ce maraud ? Que veut dire, Isabelle ?
Ce compagnon vraiment, est trouvaille nouvelle.
Sortir ainsi de l'ombre à l'appui de son bras,
Ah ! veuillez m'expliquer tout ce bel embarras.

ROLAND

Vous le prenez de haut jeune homme et l'ironie.
Dans la bouche d'un noble est parfois félonie.

ISABELLE

Roland !

ARMAND

Ces mots, manant, tu vas tôt rengorger.
Il n'est pas de félon, qu'il faille ici juger,
Si ce n'est toi.

ISABELLE

Monsieur !...

ROLAND

Laissez ma bien-aimée,
Que ce vil insulteur perde sa renommée.

ISABELLE

Juste Ciel ! arrêtez, fuyez d'ici Roland.

ARMAND

Ah ! ce rustre, Isabelle, est un maître galant.

ROLAND

Ce mot vaut un soufflet et c'est là ma réponse.

ARMAND

Misérable !

ISABELLE

Ah ! Roland, quel orage s'annonce !

ROLAND

Et quel heureux moment où m'est enfin permis,
De prouver mon amour, en vainquant ce marquis.

ARMAND

Malheureux, de ton sang, tu paieras cette audace,
Vil manant, tu paieras cette insulte à ma race.

ROLAND

Quelle heureuse nouvelle, et mon bras à l'instant,
Saura montrer, Marquis, ce que vaut un manant.

ARMAND

Ah! tu crois vagabond, que c'est avec l'épée,
Que je vais te punir de ta folle équipée.
A rival tel que toi, ce serait trop flatteur,
Je vais te fustiger comme un vil séducteur.

ISABELLE

Ah! calmez-vous, Armand, car la colère affole.
A moi, vous répondrez d'une telle parole.

ARMAND

Vous défendez ainsi, l'affront d'un hobereau,
Et qui vous a séduite...

ROLAND

Assez, ou de nouveau,
Par un autre soufflet je lave cet outrage.

ARMAND

Ah! mon jeune arrogant, ose-en avoir courage,
Et cette fois...

ROLAND

Certes, j'accomplis ce désir,
Une telle faveur me remplit de plaisir

ARMAND

Ah! malheureux, ton sort, maintenant plus ne compte
Et je vais par le fer, t'amener à bon compte

ROLAND

Cher Marquis, vous raillez

ARMAND

Gare à toi l'insolent,
Et défends par l'épée un bras par trop galant

ROLAND

[illegible] et quelle douce joie
[illegible] le destin m'envoie
[illegible] le plus brave cœur
[illegible] la palme du vainqueur

Scène IX — LE MENDIANT SEUL

[illegible] étreint et mon vieux cœur jubile.
J'ai retrouvé Roland, je devine l'idylle,
Qui dans son jeune cœur, a fait si grand amour.
C'est l'adorable enfant, reine de ce séjour,
Que son bras généreux va défendre avec gloire.
Jamais son noble sang n'a perdu la victoire.
Ah! ce combat m'attire et me rend même heureux:
Que n'ai-je encor l'ardeur de ce cœur valeureux !

J'entends déjà tout près le bruit de leurs épées,
Mes yeux laissent tomber des larmes échappées.
Ah ! j'accours contempler cet amour si puissant,
Qui fait d'agneau craintif un lion rugissant.

Scène X. — CLORINDE SEULE

Voici l'heureux moment où ma douce vengeance,
Ce Roland sacrifie à ma triste souffrance ;
Moment où mon amour, pour châtier son dédain,
Arme son faible bras contre un bras souverain.
S'il est vaincu, mon cœur aura trouvé justice,
S'il est vainqueur, hélas ! que vaut le sacrifice !
Armand, lutteur habile aura bientôt vaincu,
Pour un Roland tombé, mon amour a vécu.
O Dieu, j'entends déjà leurs armes qui se choquent :
L'amour est digne d'eux, qui de la mort se moquent.
Je voudrais ne plus voir et je me sens trembler
Quand ce moment m'attire et pour mieux m'accabler,
M'apporte avec l'espoir que Roland n'y survive,
Un douloureux supplice à ma haine trop vive.

Scène XI. — ISABELLE SEULE

Ah ! combien je ressens de crainte et de plaisir,
Et pour Roland, hélas ! que d'effroi me saisir.
Je tremble pour son sort quand cependant j'espère.
Un cœur qui sait aimer la victoire vénère.
Jamais elle abandonne un amant en danger.
Quand ce fidèle amant doit son amour venger
Cet instant précieux qui me vaut cette joie
Va donc enfin briser l'obstacle sur ma voie.

Apporter à mon cœur, un courage nouveau,
Et forcer mon amour à lever son drapeau.
Ah ! quelle heure sublime et quel plaisir suprême !
J'aurai de chanter haut le nom le plus que j'aime ;
D'accorder sans plus feindre à l'ami de mon cœur,
La gloire de mon nom comme prix du vainqueur.
Ah ! voilà qu'on se bat, j'entends le bruit de l'arme,
C'est l'heure décisive et je n'ai pas d'alarme.
Je veux voir de mes yeux en ce moment si cher,
L'amant qui sait aimer, le prouver par le fer.

LE PÈLERIN D'AMOUR

ACTE CINQUIEME

Scène I. — LE COMTE RAYMOND SEUL

Qu'est devenu Roland ! Il était en service
Dans la campagne ici. Je connais son caprice,
Peut-être son amour ; je suis venu savoir,
Ce que par un avis, l'on me laisse entrevoir.
Et voilà qu'on m'invite, étrange circonstance,
A profiter ici, l'on y sait ma présence,
De quelque grand festin, où sans doute l'amour
Unira des amants, se donnant sans retour
Ce cher Comte Louis, cet ami de jeune âge,
A su penser à moi, je vais lui rendre hommage.

Scène II. — COMTE LOUIS ET LE COMTE RAYMOND

LE COMTE LOUIS

Ah ! quel plaisir [illegible] de te [illegible]
Comme tu [illegible] sans [illegible]
Depuis longtemps [illegible] j'attendais ta visite.
Et c'est aimable à [illegible] de répondre à [illegible]

LE COMTE RAYMOND

Je suis heureux, Louis, de te serrer la main,
Resserrer l'amitié de ce passé lointain .

De ces jours plus heureux qu'aimait notre jeunesse,
Ces jours qui nous ont fuis sans laisser leur adresse.
Mais je vois bien qu'ici, l'on sait se réjouir,
Tu sais gaiement toujours, tes amis éblouir.

LE COMTE LOUIS

Et dis-moi, cher Raymond, quelle affaire t'amène,
Et crois bien qu'un secret, fidèlement je tienne.

LE COMTE RAYMOND

Alors je puis te dire en quelques mots vraiement,
Une petite histoire : écoute gentiment.
Il s'agit de mon fils, dont l'âge encore tendre,
S'est mis à rechercher un amour à s'éprendre.
Et vois-tu, nous avons dans notre beau pays,
De bien belles enfants qu'envierait tout Paris,
Ayant grande richesse et du plus haut lignage ;
Mais il n'a pas trouvé dans ce bel entourage,
Un amour assez fort pour son cœur attacher.
Pour cela je lui dis d'aller ailleurs chercher.
Il prit sur mon conseil un vêtement modeste,
Et partit conquérir, le cœur joyeux et leste.
Qu'importe pauvreté, puisque pauvre il s'est fait.
La richesse du cœur est le plus bel attrait.
Mon fils veut être aimé seulement pour lui-même,
Et pour lui tel amour vaudrait un long poème.

LE COMTE LOUIS

Ah ! qu'il est beau t'entendre un tel exploit conter,
Tu fais bouillir mon sang, ma vieillesse exulter.
Et d'un si noble fils, je te loue heureux père,
Un tel bonheur vaut seul qu'on vive sur la terre.



LE COMTE RAYMOND

Aussi cette aventure éprend bien fort mon cœur,
Et cet enfant j'espère, en sortira vainqueur.

LE COMTE LOUIS

A ce héros d'amour, je donnerais mes filles,
Et cet autre bonheur unirait nos familles.
Tu ne dis pas son nom ?

LE COMTE RAYMOND

Un nom noble entre tous :
Il s'appelle Roland.

LE COMTE LOUIS

Ah ! Ciel éclaire-nous !
Et dis-moi vite ami, ce que je crains d'apprendre :
Comment est cet enfant ?

LE COMTE RAYMOND

On ne peut se défendre
D'aimer à prime abord les yeux noirs de Roland,
Et sa belle stature est d'un prince opulent ;
Son fier langage est pur comme une mélodie,
Sa bravoure n'admet aucune perfidie.
Ah ! je te vois pâlir, crains-tu donc un malheur ?
Hâte-toi m'expliquer, car j'ai grande souleur.

LE COMTE LOUIS

Chasse ta peur et sois sans autre inquiétude.
Car Raymond, dans tes mots, je vois la certitude,

Que je connais le fait d'un si joli récit.
Que c'est bien de ton fils, de Roland, qu'il s'agit.
Et je bénis ce soir, le hasard qui t'amène,
Car je crois qu'une fée en cet instant nous mène.

LE COMTE RAYMOND

Conte au plus tôt, Louis, car mon cœur se morfond,
Et je soupçonne même un mystère profond.

LE COMTE LOUIS

Alors laissons un peu cette fête joyeuse.
Viens savoir de ton fils, l'histoire glorieuse.

Scène III. — LES MEMES, ALAIN

ALAIN

Monsieur le Comte.

LE COMTE LOUIS

Alain, que veux-tu ?

ALAIN

L'on se bat.
Il n'est pas de spectacle avec si grand éclat,
Une lutte aussi belle est un fait homérique
Qu'il vous faut contempler. Quel combat fantastique !
Venez Monsieur le Comte.

LE COMTE LOUIS

Ah ! qui se bat ainsi ?
Et qui donc se permet la chose en ce lieu-ci ?

ALAIN

Venez voir de vos yeux l'agréable surprise,
Qui fait que deux amants, pour gagner la promise,
Se servent de l'épée à la façon des preux.
Leur amour n'a d'égal que leur cœur généreux.

LE COMTE LOUIS

Vraiement, mon brave Alain, ta parole m'embrase
Et tout mon jeune cœur ressuscite d'extase
Alors vite j'accours. Venez mon cher Raymond.

Scène IV. — ARMAND ET ROLAND

ARMAND

Dans ce combat galant, mon jeune vagabond,
Je vais enfin pouvoir, de cette noble épée,
Réparer cet outrage et de ton sang trempée,
Cette arme saura bien calmer ta grande ardeur.
Que ton bras vienne en aide à ton esprit frondeur.
En garde !

ROLAND

A votre tour, noble Marquis, en garde !
Quel plaisir de donner à votre arme vantarde,
Une juste leçon. En avant et bien haut.
Défendez votre nom, votre sang peut me chaut !

Scène V. — CLORINDE, ISABELLE

CLORINDE

Ah mon cœur se consume et mon âme soupire.
Cette heure je bénis que je voudrais maudire.

Car je veux que Roland, pour éteindre ce feu,
Soit d'Armand, le jouet et périt à son jeu.
Quelle admirable adresse à ces coups qu'il lui porte,
Et qu'Armand sait parer de bravoure aussi forte.
Non mes yeux n'ont rien vu, ne cessent d'admirer,
Un combat où l'on voit ainsi se comparer,
Deux héros, que l'amour arme l'un contre l'autre,
Et prêts à s'égorger pour conquérir le nôtre.
A les voir aussi forts, je n'ai plus qu'un désir,
Qu'Armand soit le vainqueur. Mais pour mon déplaisir,
Voici Roland, hélas ! qui par un sort funeste,
Augmente en le vainquant, l'amour que je déteste,

ISABELLE

Ah! regarde Clorinde, et vois s'il est combat,
Qu'un noble amour entraîne à si beau résultat.

CLORINDE

Un combat dont le prix vaut bien qu'on l'entreprenne,
Que plus d'un chercherait pour une telle Hélène.

ISABELLE

Ah ! ma sœur !

CLORINDE

Isabelle, à tevoir chaque jour,
J'ai compris que Roland te valait tant d'amour.

ISABELLE

Et moi, Clorinde, hélas ! j'ai vu ton sacrifice,
Et mon amour hésite en voyant ton supplice.
Que Roland soit vaincu, mon cœur humilié,
Aura pour son malheur, mon serment délié.

CLORINDE

Jamais pour tel Roland, je n'aurais de pensée,
Et de lui j'aurais honte en mon âme blessée.

ISABELLE

Le chagrin de tes yeux, la tristesse en ton cœur,
Assombrirait pour moi sa gloire de vainqueur.
Et pourquoi faut-il donc que souvent en ce monde,
L'amour laisse en blessant de trace si profonde.

CLORINDE

Ah! regarde ma sœur, pitié pour mon tourment,
Vois Armand qui faiblit.

ISABELLE

O Dieu ! qu'en ce moment,
Mon cœur jubile et souffre à voir qu'en sa furie,
Roland, de son fier bras, et sans forfanterie,
Gagne cette victoire avec si grand honneur,
Et qu'il fait ton chagrin en faisant mon bonheur.
Ah ! tu pleures, Clorinde !

CLORINDE

Et que peuvent mes larmes
En pleurant mon amour, pour calmer mes alarmes ?
Mais laisse à ma douleur le temps de l'oublier,
Daigne encore avec moi, le Seigneur supplier.
Qu'il pardonne toujours l'instant qui nous entraîne
A céder notre amour au plaisir de la haine.
Je te laisse au bonheur, ah ! qui, pour moi s'enfuit,
Pour cacher à jamais la douleur qui me suit.

ISABELLE

Ah non ! reste Clorinde, et veuille qu'à ma place
Je te cède à Roland. Ton cœur est plus tenace

Et vaut mieux que le mien. Te voir ainsi souffrir,
Mesure ton amour que rien ne peut flétrir
Et digne d'un héros.

CLORINDE

Ah! que ce mot sublime,
En ta bouche, ma sœur, un grand courage exprime !
Isabelle, c'est toi, qui, son cœur, a vaincu,
Et devant ce destin, mon amour a vécu.

Scène VI. — ISABELLE, LE MENDIANT

LE MENDIANT SEUL

Que ce jour m'est heureux, car l'enfant de nos races
Est sorti du combat comme un des trois Horaces.
Et pour gagner la palme, il saurait tout braver,
Le monde même entier ne saurait l'entraver.

A ISABELLE

De joie et de bonheur, vous pleurez, jeune fille,
Et quel plaisir à moi, sur votre main gentille.
Déposer un baiser. J'admire comme vous,
Le héros, que la gloire a choisi comme époux.
Et je l'admire encor, car il a dans votre âme,
Allumé de l'amour, le doux feux qui l'enflamme.
Ces larmes de tendresse en calmant votre cœur,
Attestent ardemment, qu'il aime le vainqueur.

ISABELLE

Merci noble vieillard de si douce parole,
Vous rendez au centuple à qui donne l'obole.

LE MENDIANT

Et le Ciel, en ce jour, permet aimable enfant,
Que victoire sourit à l'amour triomphant.
Je ressens, à vous voir, un bonheur bien étrange,
Je revois ce passé, qui me rappelle un ange.
Et ce beau médaillon, que vous portez au cou,
Ah! dans votre bonté, laissez voir ce bijou.

ISABELLE

A votre tendre cœur, j'ai fait cette promesse,
Ce plaisir, je dois faire à votre vieillesse.
Le voici, regardez.

LE MENDIANT SEUL

Et que vois-je, O mon Dieu !
Par quel bonheur trouver mon enfant en ce lieu?
Ah ! mes larmes enfin, coulez, coulez sans crainte,
Dans sa bonté, le Ciel entend ma longue plainte,
Car ce n'est pas en vain, qu'on l'invoque toujours.

A ISABELLE

Que je suis faible, à moi, ma fille à mon secours !

ISABELLE

Ah ! qu'avez-vous, mon Dieu, quelle douleur subite
Vous fait ainsi souffrir et si fort vous agite.
Voilà que vous pleurez, ah ! que faire pour vous !
Je dois vous soutenir, voici qu'on vient à nous.



Scène VII. — LE COMTE LOUIS, LE COMTE RAYMOND

LE COMTE LOUIS

Eh bien! Comte Raymond, as-tu compris l'histoire,
Qui sait armer un bras, pour gagner la victoire:
L'histoire de ton fils, que ton cœur soit content,
Car c'est pour toi, le père, un honneur éclatant.

LE COMTE RAYMOND

Doux plaisir de mon cœur, qui brûle en ma poitrine,
Si Roland s'est battu, c'est je crois, j'imagine...

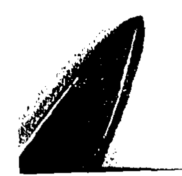
LE COMTE LOUIS

Pour l'adorable enfant qu'il aime tendrement.
Viens à l'écart ici, puis attends un moment,
Et crois bien qu'il me faut contempler cette épreuve,
Car toujours dans la lutte, un fort amour s'abreuve.
Ecoute et vois un peu ce qui va se passer.

Scène VIII. — LE COMPTE LOUIS, ROLAND, ISABELLE

LE COMTE LOUIS

Jeune homme, vous ici, vous que j'ai fait chasser,
Venez donc m'expliquer, ce que cela veut dire.
Ah ! je vous prends bien là, car votre acte m'inspire
De vous faire châtier. Cette arme à votre main,
Est preuve de délit, et certes c'est vilain,
D'être venu vous battre au milieu de la fête,
En vulgaire gamin. Quel est ce coup de tête ?
Contre qui, jeune brave, oser lutter ainsi,
Parmi les invités, dans ma maison ici?



ROLAND

Mon bonheur est si grand, qu'il éteint ma colère,
Monsieur le Comte, et puis, ce n'est plus un mystère,
Qu'il me faut vous cacher. Je viens de soutenir,
Sans crainte et sans reproche et sans l'honneur ternir
Un combat où l'épée a mis dans la balance,
Contre mon tendre amour, d'un puissant, l'insolence.

LE COMTE LOUIS

Quel est cet adversaire ?

ROLAND

Un marquis bien charmant,
Que l'on connait partout, du nom si doux d'Armand.

LE COMTE LOUIS

Ah ! que m'apprenez-vous ! et vraiement votre audace
Pour récompense, vaut que d'ici l'on vous chasse.
Malheur, qu'avez-vous fait ?

ROLAND

J'ai donné la leçon,
Et puni l'arrogant d'agréable façon.

LE COMTE LOUIS

Cessez votre bravade. Apprenez jeune homme,
Que vous êtes manant et rien de plus en somme.

ROLAND

Monsieur le Comte, croit qu'étant pauvre vêtu...

LE COMTE LOUIS

Taisez-vous. Pourquoi donc vous être ainsi battu ?
Car Armand n'oserait, avec votre semblable,
Défendre vaillamment, qu'un sujet respectable.

ROLAND

Ce sujet est si beau qu'il n'en est de pareil,
Et qu'on n'en peut trouver d'autre sous le soleil.

LE COMTE LOUIS

Trêve de tous ces mots et dites-moi bien vite,
Vous semblez vous moquer, votre calme m'irrite.

ROLAND

Je dois me taire alors.

LE COMTE LOUIS

J'ordonne de parler

ROLAND

Un tel aveu, je crains, pourrait vous désoler.

LE COMTE LOUIS

Quel est son nom?

ROLAND

Ce nom, il faut pour vous le dire,
L'amour le plus profond que lui seul il m'inspire :
C'est Isabelle.

LE COMTE LOUIS

Ah! Ciel, épargne ce malheur,
Et de mon cœur éloigne une telle douleur.
Misérable jeune homme, ah! c'est dans le mensonge,
Que ta gloire finit. Ton amour est un songe
Conçu par ton audace, et je ne croirai pas
Que ma chère enfant cherche à s'abaisser si bas.

ROLAND

Ah! prenez garde, Comte, à tout mon sang qui bouille
Et cessez d'insulter l'amour que rien ne souille.

LE COMTE LOUIS

Ainsi, l'on se défend ! S'il faut vous démasquer,
Mon enfant que voici, ne saurait y manquer.
Ah ! ma chère Isabelle, viens, ma fille chérie,
Défendre notre nom contre sa vanterie.

ISABELLE

Mon père, calmez-vous, et voyez si Roland
Mérite ce reproche à son cœur si vaillant.

LE COMTE LOUIS

Ainsi tu le défends, ainsi tu prends sa cause.
Ah ! c'est là, juste Ciel, la plus étrange chose.
Et l'aimerais-tu donc ?

ISABELLE

Puisqu'il faut l'avouer,
Mon amour est si grand, qu'il ne peut échouer.

LE COMTE LOUIS

Aimer ce vagabond, ma fille, j'aurais honte.

ISABELLE

Son cœur est courageux, jamais rien ne l'affronte.

LE COMTE LOUIS

Un manant, même un gueux, sans nobleses de sang,
Que m'a fait recueillir, ton cœur compatissant.

ISABELLE

Ah ! mon père, voyez s'il est une richesse,
Qui vaille de son cœur, la vaillante noblesse.

LE COMTE LOUIS

Ce bel enthousiasme en ton cœur généreux,
Est digne, mon enfant, d'un plus célèbre preux.

LE COMTE A ROLAND

Vous jeune audacieux, venez que l'on vous juge,
Il vous faut parler franc sans plus de subterfuge.
Ah ! voici mon ami qui va se prononcer.
Mon cher Raymond, viens donc ce brave semoncer.
Ah ! mais que faites-vous ?

LE COMTE RAYMOND

Mon cher enfant !

ROLAND

Mon père !



LE COMTE LOUIS

Que veut dire Raymond, et quel est ce mystère?

LE COMTE RAYMOND

Ce Cher enfant, Louis, c'est mon fils bien-aimé,
Fils de ma complaisance et le preux bien-nommé.

LE COMTE LOUIS

Ah ! qui me l'aurait dis ! quelle douce surprise !
Mon bon ami, pardonne à ma grande méprise.
Venez ici, jeune homme, approchez près de moi,
Bon sang ne peut mentir, vous en prouvez la loi.
Et cet heureux mortel, votre père, j'envie.
Un brave tel que vous est digne de sa vie.
Comte Raymond, ton fils a très bien mérité.
Comme jeune homme pauvre, en fils, je l'eus traité.
Mais l'issu de ton sang apporte à ma famille,
L'honneur de nous unir, en lui donnant ma fille.

Scène IX. — LES MEMES, LE MENDIANT

LE COMTE LOUIS

Quel est ce mendiant, que vient-il faire ici ?

ISABELLE

Père qu'aime le pauvre, aimez-le, celui-ci.
En ce jour de bonheur que le Seigneur nous donne,
Recevez ce vieillard, votre main lui soit bonne.

LE COMTE LOUIS

Ma généreuse enfant, j'accède à ton désir,
Ton amour, ta bonté, me valent ce plaisir.
Venez mon pauvre ami, partager à ma table,
Le festin de la paix en ce jour agréable.
Vous ôtes bien ému, car vous semblez pleurer,
Mais calmez votre cœur et venez célébrer...
Roland, soutenez-le, si grande est sa faiblesse...

ISABELLE

Le chagrin d'un secret pèse sur sa vieillesse.

LE COMTE LOUIS

Vous désirez parler ?

LE MENDIANT

Je ne saurais mentir,
Comte, puisque déjà, j'ai subi le martyr.
Seule votre réponse à l'espoir qui m'anime,
Peut faire mon bonheur, me plonger dans l'abime.

LE COMTE LOUIS

Alors, demandez vite, et vous donne ma voix,
Du bonheur de ce jour, la part qui vous échoit.

LE MENDIANT

Ah! ces paroles, Comte, inspirent confiance
Que Dieu m'éclaire enfin, car voici l'audience.
Si je tremble toujours, mon cœur se sent plus fort,
En ce suprême instant, car c'est l'heure du sort.



J'avais, Monsieur le Comte, une enfant adorable.
Qui portait médaillon à celui-ci semblable.
Isabelle, son nom, l'on y voyait gravé.
L'enfant de mon amour, en un jour enlevé,
Dans un jour dont l'horreur n'a jamais eu d'égale,
Il me faut taire, hélas ! cette histoire infernale.
O mes douleurs !

LE COMTE LOUIS

Courage, ami, contez encor.
Quel âge avait l'enfant ?

LE MENDIANT

Vingt ans en fructidor

LE COMTE LOUIS

Montrez ce médaillon.

LE MENDIANT

Celui de votre fille ?

LE COMTE LOUIS

Ciel, quel est ce destin qui veut que ma famille
En vous donnant la joie augmente son honneur.
Votre nom, cher vieillard ? C'est pour votre bonheur.

LE MENDIANT

Je suis Roland, le Comte...

LE COMTE RAYMOND

Ah ! mon frère, mon frère !

LE COMTE RAYMOND

O Seigneur, c'est Raymond !

LE COMTE LOUIS

Isabelle, ton père !
A lui, va mon enfant, je te perds en ce jour
Mais...

LE COMTE ROLAND

Viens ma fille aimée

LE COMTE RAYMOND

O jour! qu'à fait l'amour
Jour heureux, frère aimé, qui veut qu'on se retrouve !
Jour que le Ciel a fait, pour celui qu'il éprouve.
Et toi, Roland mon fils, valeureux pèlerin,
Vois ce don des aïeux! l'amour dans un écrin.
L'amour s'étant fait pauvre a trouvé l'enfant belle,
Heureux sort qui nous vaut notre chère Isabelle,
Pour l'aimer avec toi, trois pères ont l'honneur.
Ah ! bénissons ce jour, qui nous vaut ce bonheur !

FINIS.

